N° 223

21 JANVIER 1950

100 FRANCS

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library

Phot. S. & G.

L'ÉCOSSE BAT LA FRANCE EN RUGBY A XV

Le 14 janvier, au stade de Murrayfield, près d'Édimbourg, s'est disputé le premier match international de la saison 1950. L'Écosse ainsi que la France présentaient des équipes comprenant plusieurs nouveaux internationaux. Après une rencontre jouée très vigoureusement de part et d'autre, les Écossais remportaient une juste victoire par 8 points (deux essais de Mac Donald et Budge, un but de Bruce-Lockhart) à 5 (un essai de Merquey transformé par Prat).

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Fondateur :
G. OUDARD.

TÉL. { Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (Livres)	6 mois...	2-10-6	3-4	3-10	3-19
	Un an...	5-1	6-8	7	7-18
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	446,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars)	6 mois...	7	9	9,15	11
	Un an...	14	18	18,25	22
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258,50	262,75	318,50
	Un an...	405,50	517	525,50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38,25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbre-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.
TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

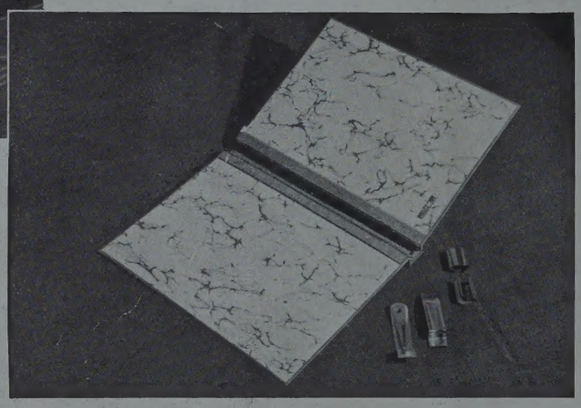
2 modèles :

N° 6 : pour 1 trimestre . . . . . **465 fr.**
N° 8 : pour 1 semestre . . . . . **475 fr.**
Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures. la paire. . . . . **50 fr.**
(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 reliure . . **110** fr. | Pour 2 reliures. **140** fr.

Pour " France-Illustration littéraire et théâtrale "
N° 7 : une année . . . . . **385 fr.**
Clefs de montage . . . . . **50 fr.**
FRAIS D'ENVOI . . . . . **110 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER



POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION DE

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

IL VOUS FAUT UNE

RELIURE MOBILE ACLÉ

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

PARLONS THÉATRE

— Tu dis qu'*Héloïse et Abélard* sont une pièce d'actualité ?...

— Dame !... par ces temps de « coupures » !...

PAS FIXÉE !

— Madame désire-t-elle le Prix Goncourt ?

— Prix Goncourt ? Ce doit-être un livre sur les courses ; non, je n'aime pas les romans sportifs !

CAMPAGNE DE RUSSIE

L'EMPEREUR. — Général Cambronne, quel est le mot de passe dans votre secteur ?

CAMBRONNE. — Mer d'Azof.

RÉFÉRENCES

— Engagez-moi. Je suis comique loufoque.

— Avez-vous des références ?

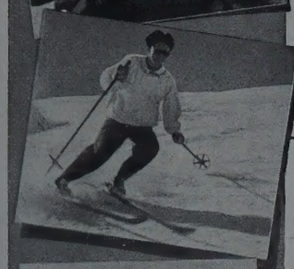
— Et comment ! Je viens de sortir de Charenton après avoir « zigouillé » deux gardiens et une infirmière !

BON CONSEIL

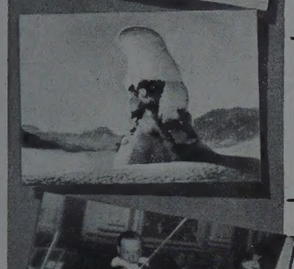
— Mon écriteau n'attire pas l'aumône !...

— Il est pas assez moderne. Les gens y veulent plus que les danses étrangères. T'as qu'à mettre : « J'ai la rumba » !

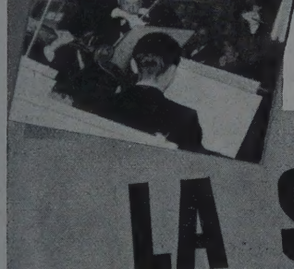
AROSA
HOTEL AROSA KULM
Atmosphère d'accueillante intimité - de belles chambres agréablement chauffées - cuisine exquise. Les plus belles pentes à proximité de l'hôtel. Patinoire et place de curling. Vie mondaine.



AROSA
GRAND HOTEL TSCHUGGEN
Maison de 1er rang, au seuil des vastes champs de neige. Centre des sports d'hiver. Bar - Dancing - Cuisine renommée. Tout confort - Tschuggen-club. F. Buchli, directeur.



ST-MORITZ
CHANTARELLA HOUSE
Situation incomparable au centre des splendides champs de neige de Saint-Moritz. 1er ordre.



KLOSTERS-Parsenn
SPORT-HOTEL SILVRETTA
Hôtel de famille de 1er ordre. Tous les sports d'hiver. Nouveau téléférique Klosters-Gotschnagrat-Parsenn.

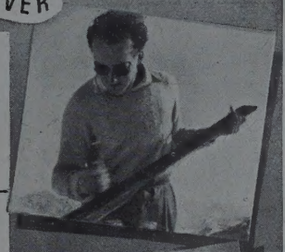
LENZERHEIDE
HOTEL SCHWEIZERHOF
1er rang avec tout confort moderne. Milieu distingué - cuisine exquise. Riche programme de distractions - Orchestre - Dancing - Bar. Pension : 19 fr. à 26 fr. Arrang. spéciaux pour familles. Prix très avant. en janvier.

LA SUISSE

CET HIVER

ZERMATT
au pied du Cervin (1.620 mètres), à une nuit de voyage de Paris.

L'HOTEL SEILER MONT-CERVIN
la première maison de la place, complètement modernisée.



ZERMATT les hôtels préférés :
GRAND HOTEL ZERMATTERHOF
Ambiance - Orchestre - Confort. Échange de repas avec **NOUVEL HOTEL RIFFELBERG (2.580 m.).** Neige assurée jusqu'en mai. Pension depuis 17 fr. Prospectus. J. Stöpfer, dir.

VILLARS sur Bex
LE VILLARS PALACE
au centre de la plus grande station de la Suisse française.

WENGEN
PALACE HOTEL
Première maison de la région de la Jungfrau. Rendez-vous des sportifs et de l'élégance. Pension à partir de 22 fr. F. Borter, propriétaire.

MÜRREN 1.650 m. s. m.
HOTEL EIGER
Sports d'hiver jusqu'à Pâques. Idéal pour patin et ski. École de ski comprise dans les prix. Conditions avantageuses. Hôtel confortable, cuisine bien soignée. Bar-Dancing.

GSTAAD
HOTEL BELLEVUE
Situation idéale et ensoleillée dans voisinage immédiat des champs de ski et patinoires, curling. Cuisine exquise et variée. Restaurant, Bar, Orchestre, Garage.

IM ZURICH

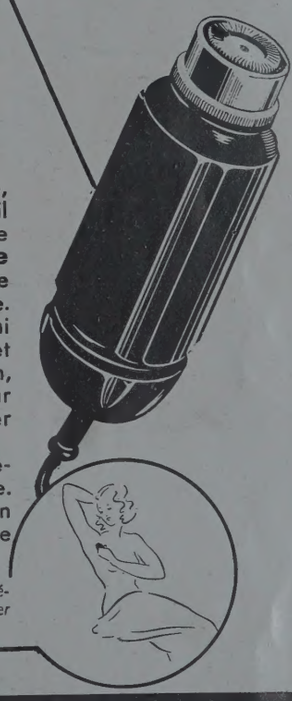
à 50 ans il en paraît 35!

Vous garderez un visage jeune, gâce au rasoir Philishave Philips: il remplace en effet l'ancien supplice du rasoir par un **doux massage quotidien** qui raffermit et tonifie les muscles et la peau du visage.

Plus de coupures, d'éraflures ni d'irritation. Le Philishave permet de se raser sans eau, sans savon, sans blaireau, plusieurs fois par jour, n'importe où, sans même ôter col, cravate ni veston.

Sa construction robuste et précise assure des années d'usage. De plus, le Philishave n'exige aucun entretien, (affûtage et graissage automatiques).

Et vous, Madame, vous effacerez instantanément tout duvet superflu sans crainte d'irriter l'épiderme le plus délicat.



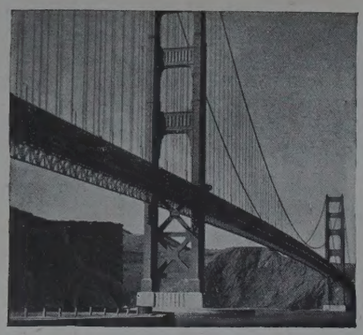
RASOIR ELECTRIQUE PHILISHAVE

PHILIPS

Le rasoir de l'homme à la page
Toujours neuf, toujours prêt à l'usage

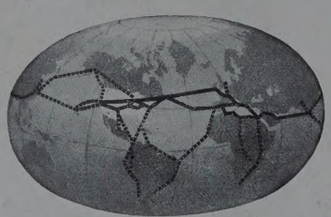
ELVINGER 1626

PHILIPS, 50, avenue Montaigne, PARIS-8e



SEULE *TWA* VOUS EMMÈNE AU DELA DE L'ATLANTIQUE ET A TRAVERS LES U. S. A.

Seule TWA vous offre des services pratiques assurés par ses propres avions entre les grands centres d'Europe, d'Afrique, d'Asie et les 57 villes principales des États-Unis. Vous voyagez ainsi sur les skyliners, avions ayant fait leurs preuves, avec des itinéraires directs qui vous font gagner du temps. Votre vol rapide et confortable reliera océans et continents en quelques heures. Les vols transocéaniques TWA assurent des correspondances directes en six villes des États-Unis pour toutes les autres escales TWA en Amérique. Chaque voyage transatlantique TWA est assuré par des équipages américains compétents, dont l'expérience aérienne totalise des millions de kilomètres au-dessus des océans. Consultez votre agence de voyages ou téléphonez à BAL 10-83.



49-30 B

Expédiez vos marchandises, petites ou grandes, par les cargos aériens TWA à tarifs réduits. Téléphonez à votre transitaire international ou au plus proche bureau TWA.

Votre agence de voyages représente

TWA

TRANS WORLD AIRLINE

U.S.A. - EUROPE - AFRIQUE - ASIE

Type d'arbre « Quenouille »

ARBRES FRUITIERS FORMÉS

Certaines espèces fruitières, le **Poirier** et le **Pommier** notamment, ont l'avantage de pouvoir être transplantés en sujets déjà âgés, dont la charpente a été formée en pépinière.

La fructification de tels arbres, prêts à produire, se trouve encore accrue par la transplantation qui provoque un arrêt de croissance favorisant la mise à fruits.

Ainsi, l'amateur n'a pas à attendre plusieurs années, ni à effectuer les premières tailles un peu spéciales que nécessite une formation judicieuse.

Parmi les nombreuses formes connues, la quenouille est celle qui convient le mieux dans la plupart des cas.

Elle se rapproche en effet suffisamment du port naturel de l'arbre dont la végétation demeure normale, et ne risque pas d'être anéantie par une erreur ou une absence de taille.

De plus, ses dimensions réduites lui permettent de trouver place dans les plus petits jardins. Un écartement de 3 mètres est suffisant.

Nous garantissons formellement que tous les sujets offerts sont de tout premier choix, indemnes de toute maladie et qu'ils porteront des boutons à fleurs au plus tard l'année suivant la plantation.

« COLIS A »

5 POIRIERS QUENOUILLES
greffés, à maturité précoce, comprenant :

André Desportes, fin juillet.
Beurré Giffard, début juillet.
Beurré d'Amanlis, septembre.
Docteur Guyot, début août.
William, août.

« COLIS B »

5 POIRIERS QUENOUILLES
greffés, à maturité tardive, comprenant :

Bergamotte Esperen, mars à mai.
Louise Bonne, début octobre.
Duchesse d'Angoulême, fin octobre.
Doyenne du Comice, novembre.
Royale d'Hiver, décembre.

Chaque colis est expédié franco de port et d'emballage au prix spécialement avantageux de **1.285 francs,** dans toute la France Continentale.

Paiement par mandat-lettre ou chèque bancaire joint à la commande (dans la même enveloppe) ou contre remboursement (frais de remboursement en plus: **45 francs**).

Marque déposée

ÉTABLISSEMENT HORTICOLE LÉON PIN

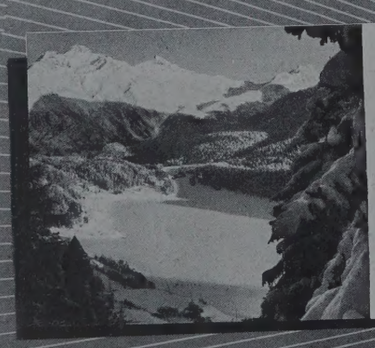
St-Genis-Laval près **Lyon** (Rhône)
Compte Postal 918-45 Lyon

Marque déposée

Aux commandes de plusieurs colis nous ajoutons gratuitement **en prime exceptionnelle** un fort sujet greffé du pêcher nouveau de qualité « PECHE DEMEURE ». Ainsi, nos clients auront la possibilité de faire, **sans aucune dépense**, l'essai de cette remarquable nouveauté.

Une notice guide de plantation est jointe gratuitement sur demande aux envois.

Ces colis peuvent également être expédiés en AFRIQUE DU NORD et en CORSE, mais **uniquement par avion,** ce qui assure leur arrivée en parfait état. Les frais supplémentaires d'avion (200 francs par colis) sont ajoutés au prix du colis et doivent être joints au paiement.

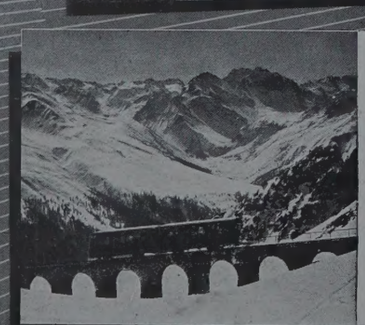


St. Moritz

La métropole des sports d'hiver réalise vos plus beaux rêves de vacances.

Demandez les prospectus auprès de la société de développement de St-Moritz et des bureaux de voyages.

LES GRISONS SUISSE



Davos

PARSENN - STRELA
1.560 à 2.663 m.
un des plus importants centres des sports d'hiver de l'Europe. 2 funiculaires, 3 skilifts, école suisse de ski, immense patinoire, riche programme d'événements. Casino.

Renseignements et prospectus auprès du Syndicat d'Initiative Davos et les agences de voyages.

Arosa

1800 m
La Reine des Neiges et du soleil.
Tous les sports d'hiver dans un cadre éblouissant.
4 monte-pentes.
70 Hôtels - Casino.

LES GRISONS vous attendent...
pays de la neige poudreuse, du soleil radieux et des belles vacances!
Les stations mondaines disposent de tout le confort imaginable, et même les villages les plus reculés offrent à leurs hôtes toutes les commodités, tout le bien-être souhaitables.

6me ANNÉE — NUMÉRO 223

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

21 JANVIER 1950

LE REPOS AVANT LA BATAILLE

Avant de se lancer dans la bagarre électorale britannique, qui va se dérouler du 3 au 23 février, M. Winston Churchill, leader des conservateurs, s'était accordé quelques jours de repos sous le soleil de Madère. Coiffé de son large feutre gris et fumant son éternel cigare, c'est à Camara de Lobos qu'il avait planté son chevalet pour s'adonner à son passe-temps préféré, la peinture. Phot. A. P.

ACTUALITÉS MONDIALES DI

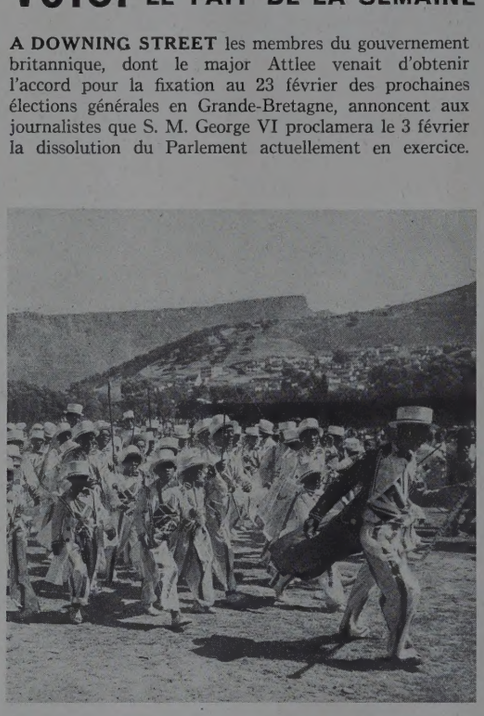
A SAN-FRANCISCO le président récemment réélu des Philippines, M. Elpidio Quirino, arrivant de Manille, a fait un court séjour avant de se rendre à Baltimore, où il va suivre un traitement à l'hôpital John Hopkins.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

A DOWNING STREET les membres du gouvernement britannique, dont le major Attlee venait d'obtenir l'accord pour la fixation au 23 février des prochaines élections générales en Grande-Bretagne, annoncent aux journalistes que S. M. George VI proclamera le 3 février la dissolution du Parlement actuellement en exercice.

A ATHENES la crise, ouverte avec la démission d cabinet Diomedes, a été dénouée par M. Jean Théotoki ancien président de la Chambre, dont le ministère techniciens gouvernera jusqu'aux élections du 19 févrie

A MUNHOUST, aux environs de Mulhouse, un car qui transportait des ouvriers travaillant au barrage d'Ottmarsheim est tombé dans le canal du Rhône au Rhin après avoir dérapé. Il y a eu 18 morts et 27 blessés.



A CAPETOWN, en Afrique du Sud, les fêtes du Nouvel An ont été illustrées par la traditionnelle parade noire dans les rues. Les costumes sont restés ceux des Minstrels américains qui séjournèrent au Cap en 1887.

A ADDIS ABEBA, sur l'aéroport militaire, l'empere d'Ethiopie, S. M. Haïlé Sélassié, se prépare à prend place dans un appareil à bord duquel il va suivre grandes manœuvres des forces de l'Air éthiopienn

A MARSEILLE, pendant une manifestation cégétiste organisée pour réclamer « la paix au Vietnam », des groupes tentent d'empêcher la circulation. Une bagarre avec la police éclate et des coups de feu sont tirés.

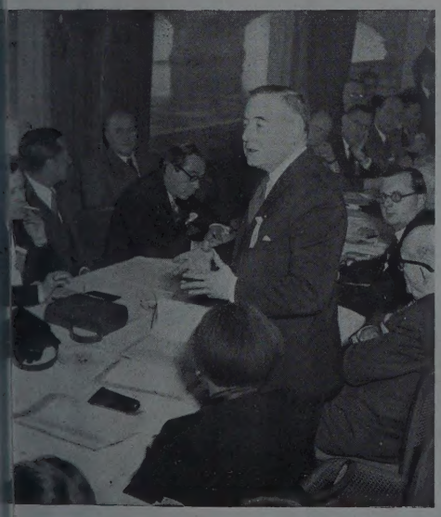
A AMSTERDAM S. M. la reine Juliana accueille des troupes qui reviennent d'Indonésie, d'où elles ont été rapatriées à bord du navire *Grote Beer* après la proclamation de l'indépendance de la nouvelle République.

A ROME, comme dans diverses villes d'Italie, d incidents ont mis aux prises policiers et syndicalist durant les manifestations cégétistes déclenchées à suite des troubles récents qui ont ensanglanté Modè

LA SEMAINE

COLOMBO la Ve Conférence du Commonwealth, qui semble les représentants de l'Angleterre et des sept minions, s'est ouverte le 10 janvier. Parmi les délés ci-dessus on reconnaît M. Bevin et le pandit Nehru.

L'ELYSEE S. M. Mohammed Zahir Shah, qui vait récemment le cordon de grand-officier de la on d'honneur, a été l'hôte du président Auriol, uel il a offert le grand collier royal d'Afghanistan.



ALE des hommes politiques occidentaux ont étudié des délégués allemands les questions communes leux pays. « Conférence de la bonne volonté », laré M. Bohy, Belge, qui présidait la réunion.

D'un Samedi à l'Autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

C'EST en prononçant des discours, le soir, à Marble Arch, que le peuple de Londres éprouve et démontre l'excellence de ses privilèges démocratiques. Ce genre de liberté n'a d'ailleurs aucune influence sur la presse britannique : elle observe une scrupuleuse discipline et ne dit que ce qu'elle veut bien laisser entendre.

Les Français ont, de l'indépendance, une idée moins circonspecte. Ils parlent tout leur soûl, ils disent tout ce qu'ils pensent et même davantage. Ils lisent des journaux qui manifestent un sentiment déchaîné de leurs franchises et dont le principal dessein est de ne rien cacher de tout ce qui se peut savoir. Enfin, les Français confient le soin de régler les affaires publiques à des représentants qu'on appelle des parlementaires, précisément parce que leur fonction est de parler, de parlementer. Ils ne s'en privent pas. Le lecteur étranger qui consulte nos gazettes et qui lit, par exemple, la relation des débats au terme desquels on a, chez nous, voté le budget, ce lecteur a bien quelque raison de se gratter la tête et de s'abandonner à la perplexité. J'imagine qu'en repliant les feuilles il doit soupirer : « Quelle étrange nation ! » Mais s'il sait quelque chose de la France, de l'histoire et de l'œuvre de la France, je suis certain que sa méditation s'achèvera sur un acte de confiance.

J'écoutais, l'autre jour, certain professeur haranguer un public lettré. A croire ce docte personnage, on aurait pu se figurer que l'intelligence française était tombée dans le décri chez tous les peuples de la terre et que, par ses manquements ou ses extravagances, elle ne méritait pas mieux.

Je me demande, en vérité, si cet illustre pédant a jamais franchi les frontières de sa patrie, s'il a même pris la peine, avant de prononcer cette sentence baroque, de regarder avec soin l'œuvre de ses contemporains, de mesurer l'influence et les répercussions de cette œuvre.

Ce qui domine le problème du rayonnement de la France, aujourd'hui, c'est d'abord la vitalité de la langue française. Voilà sans doute un sujet sur lequel j'ai des clartés : j'ai parcouru la plus grande partie du monde. J'ai parlé dans des villes dont on m'avait dit que je n'y trouverais personne pour entendre ma langue maternelle. Or j'ai eu la joie de rencontrer partout des auditeurs nombreux et fervents. Instrument incomparable pour la pensée et le raisonnement, véhicule d'une littérature opulente et sans cesse en effervescence, la langue française jouit encore, partout, de la faveur des gens instruits. Elle sert de trait d'union entre les différents groupes humains qui forment l'Union française. Les adversaires de la France doivent, ici et là, se servir du français pour bien s'entendre entre eux. C'est le français qu'il faut considérer comme la seconde langue du vaste monde islamique. Avec les Libanais, ces Phéniciens modernes, la langue française montre en tous lieux qu'elle est une excellente langue d'affaires. On a voulu la bannir des assemblées diplomatiques : il a fallu la rappeler. C'est une langue difficile, sa valeur même est là : qui la pratique exerce son esprit. Grâce au ciel, il n'y a pas de « français basique ».

Cette langue sert d'instrument à des savants, à des artistes, à des médecins, à des philosophes qui jouissent encore d'un beau crédit dans la plupart des nations, quand ces nations ne sont pas égarées par la politique, l'orgueil ou les prestiges de Mammon.

La France est pauvre, aujourd'hui : elle ne peut renouveler tout de suite l'équipement de ses laboratoires. Les jeunes savants étrangers qui ne sont pas éblouis par l'appareil des techniques viennent quand même demander à la France un climat, des idées, des disciplines. Elle donne aussi la renommée, et elle n'en est pas trop chiche.

★

La grande misère de la France tient à l'une de ses vertus : elle se livre trop volontiers aux jeux de l'esprit critique. Elle aime d'humilier ses gloires, de flageller ses grands hommes, de se fustiger elle-même. Si Gœthe était né en France il ne serait pas le dieu que les Allemands en ont fait. Nous connaissons l'amer loyer d'une intelligence corrosive.

Il m'est arrivé bien des fois, justement parce que j'aime ma patrie, de la juger sans douceur, et certains de mes meilleurs amis ont pu me le reprocher. Quand je parle de juger la France, j'entends juger les Français, la communauté des Français. Mais, ce qu'il m'arrive de faire ainsi, je souffre difficilement de l'entendre faire aux autres. C'est un travail délicat dont je voudrais me réserver le sourcilleux privilège.

U. OF L.
LIBRARY

L'armée de la « libération populaire » défile dans la rue principale de Shanghai au milieu de la foule pour célébrer la prise de la ville.

LES DONNÉES NOUVELLES DU PROBLÈME ASIATIQUE

par Albert Mousset

Le dualisme des forces qui se partagent le monde porte aujourd'hui à l'échelon planétaire les problèmes qui se débattaient naguère sur le plan régional. A plus forte raison en va-t-il de même d'une crise continentale comme celle qu'a ouverte la victoire des armées communistes en Chine.

Le « puzzle asiatique » pose aux grandes puissances des questions qui appellent une solution immédiate, alors que pendant des siècles leur action ne progressa en Extrême-Orient que par étapes ou cheminement.

La première de ces questions a été la reconnaissance de l'état de fait créé par l'effondrement du régime nationaliste. L'Angleterre n'a pas hésité à franchir ce pas. N'est-elle pas la puissance européenne qui a en Chine les intérêts matériels les plus pondérables ? On estime à 300 millions de livres le montant de ses investissements. Hong-Kong, colonie de la couronne britannique, serait menacé d'asphyxie économique si cette île perdait sa fonction de marché de transit entre la Chine continentale et le monde extérieur.

Aussi le cabinet britannique s'est-il incliné devant une réalité qu'il était le premier à trouver amère. Trois Etats du Commonwealth l'avaient d'ailleurs précédé : l'Inde, le Pakistan, Ceylan ; les quatre autres (Canada, Nouvelle-Zélande, Union sud-africaine et Australie) se montrant réservés, non sur le principe, mais sur la date de la reconnaissance.

Le gouvernement de Mao Tse Toung a fait attendre sa réponse à la notification de la reconnaissance britannique et cette réponse exige des négociations préalables à l'établissement de relations diplomatiques entre Londres et Pékin.

LA CONFÉRENCE DE COLOMBO

Fidèle à sa politique, où l'empirisme et la prévoyance se font équilibre, la Grande-Bretagne, tout en consolidant le régime de Mao Tse Toung, cherche les moyens de soustraire l'Asie du Sud-Est au raz de marée communiste. C'est l'objet de la réunion des ministres des Affaires étrangères du Commonwealth à Colombo, où ils tiennent leur cinquième conférence. Il s'agit moins de prendre des « décisions » que de dégager une communauté de vues sur les problèmes soulevés par le changement de gouvernement en Chine.

Cette communauté de vues s'exprime dans la conviction que le seul moyen de barrer le passage à la révolution c'est de relever le niveau de vie des populations et de créer une aire de prospérité dans laquelle les conditions matérielles d'existence enlèvent leurs arguments favoris aux fourriers du

Portrait de Mao Tse Toung « tapé » en caractères de télétype.

communisme. Le vieil esprit colonialiste est mort : il fait place à une politique de coopération et de soutien aux économies retardataires.

Il est difficile de dire si cette solution n'est pas déjà dépassée par le temps et si elle viendra à bout d'un travail de sape poursuivi depuis de longues années, où revendications sociales et irrédentismes nationalistes se relaient ou se confondent. Actuellement cinq pays asiatiques sont soumis à une pression communiste puissamment et méthodiquement organisée : le Tibet, la Malaisie, la Birmanie, l'Indonésie et l'Indochine. Leur sort intéresse non seulement le maintien de la paix en Extrême-Orient, mais encore l'avenir des conceptions sur lesquelles les Nations Unies fondent les rapports des sociétés.

L'importance de la Conférence de Colombo résidera d'ailleurs moins dans le bilan de ses assemblées plénières que dans les conversations particulières : M. Bevin ne s'y propose pas seulement d'intimider le camp adverse, mais aussi de raffermir le comportement de ses collègues et de faire comprendre à certains d'entre eux — les ministres d'Australie et de Nouvelle-Zélande — les raisons pour lesquelles il a reconnu Mao Tse Toung sans les avoir consultés.

DIVERGENCE ENTRE LONDRES ET WASHINGTON

L'affaire de Chine a fait passer une ombre sur les rapports entre Londres et Washington. Elle était, au premier chef, de celles qui eussent réclamé une unité d'action entre Anglais et Américains. Or les informations lancées un peu à la légère par la presse américaine sur un soutien éventuel des Etats-Unis aux nationalistes de Formose ont provoqué une réaction assez vive dans les milieux londoniens. Les déclarations du président Truman et de M. Acheson ont remis les choses au point. Mais il n'en reste pas moins évident que la décision prise en septembre dernier par MM. Bevin et Acheson de concerter leur politique asiatique vient de recevoir un sérieux accroc.

L'Amérique ajourne d'ailleurs le moment jugé opportun pour la reconnaissance de Mao Tse Toung, violemment combattue par une partie de la presse républicaine. Formose représentait une des bases de l'arc stratégique qui va des Aléoutiennes à l'Australie ; sa perte ne paraît pouvoir être compensée que par une coopération plus étroite entre les Etats-Unis et le Japon ; et là encore le non-parallélisme entre la politique asiatique de Washington et celle de Londres s'accuse dangereusement.

LA QUESTION CHINOISE DEVANT L'O. N. U.

Le Conseil de sécurité dans sa session actuelle est présidé par le représentant de la Chine nationaliste, ce qui place l'Assemblée dans une position délicate. L'Angleterre ne peut sans se déjuger approuver le maintien de ce président, mais les Etats-Unis ne sauraient pas davantage lui opposer le mandataire d'un gouvernement qu'ils n'ont pas reconnu. Quant au représentant de l'Union soviétique, il refuse de siéger tant que la délégation nationaliste restera en fonctions.

Par ailleurs, la majorité requise pour la révocation des lettres de créance d'un délégué est de sept voix sur les onze membres du Conseil. Or, cinq seulement de ces membres ont reconnu Mao Tse Toung. Et l'un d'eux représente la Yougoslavie, à laquelle la délégation soviétique se refuse précisément à reconnaître le droit de siéger ! Il ne faut pas oublier qu'en sa qualité de grande puissance la Chine dispose à l'O. N. U. du droit de veto.

Non moins scabreux sera le problème posé par l'inéluctable prétention de la Chine communiste à siéger au Conseil allié de Tokio.

Entre autres conséquences, la révolution chinoise pose donc sous un nouvel angle le problème de la paix avec le Japon.

LE GÉNÉRAL CHOU TEH, COMMANDANT EN CHEF DES FORCES COMMUNISTES.

CHOU EN LAI, QU'ON VOIT AVEC SA FEMME, EST LE NÉGOCIATEUR ATTITRÉ.

MAITRE ÈS GUÉRILLAS, CHOW PAO CHOUNG COMMANDA EN MANDCHOURIE.

LES DIRIGEANTS DE LA CHINE D'AUJOURD'HUI

par GEORGES DAVIDOFF

On continue à se demander aux Etats-Unis, comme en Europe, si les dirigeants de la Chine de Mao Tse Toung se révéleront plus Chinois que communistes. Les Soviets se résoudront-ils à traiter sur un pied d'égalité avec eux ? Y aura-t-il un nouveau « titisme » encore plus lourd de conséquences qu'entre les frères ennemis slaves ? Nous pensons que quelques détails sur les quatre grands acteurs de ce drame permettront de mieux comprendre l'imbroglio chinois.

MAO TSE TOUNG

Rares sont ceux qui connaissent les substantiels écrits de Mao Tse Toung, notamment *la Dictature démocratique du peuple* (1949) et son œuvre notoire : *Nouvelle Démocratie en Chine* (1940). Selon un rapport de la Chambre des Représentants aux Etats-Unis, c'est « l'ouvrage communiste le plus important publié hors de l'U. R. S. S. depuis la révolution russe, et même avant ».

Cet homme de cinquante-six ans a acquis, dans des conditions difficiles, une instruction approfondie, en partie autodidactique. Son érudition est étayée par une grande expérience des hommes et des particularités de son pays. Sa vie est des plus mouvementées.

De taille moyenne, légèrement voûté, Mao a une chevelure noire abondante, de larges yeux et un nez aplati. Il a su acquérir des sympathies dans des milieux très différents. Depuis la mort de Sun Yat Sen, fondateur de la Chine nouvelle, en 1925, et jusqu'au 21 janvier 1949, date du retrait plus ou moins effectif de Tchiang Kai Chek, et même après, toute l'histoire de ce pays gravite principalement autour du nom de celui-ci et de Mao. Ce dernier, que l'on appelle communément « le Lenine chinois », est indéniablement plus intéressant par l'envergure de sa personnalité et ses nombreux talents.

LIN SAO TCHI, LIEUTENANT PRÉFÉRÉ ET SUCCESSEUR ÉVENTUEL DE MAO.

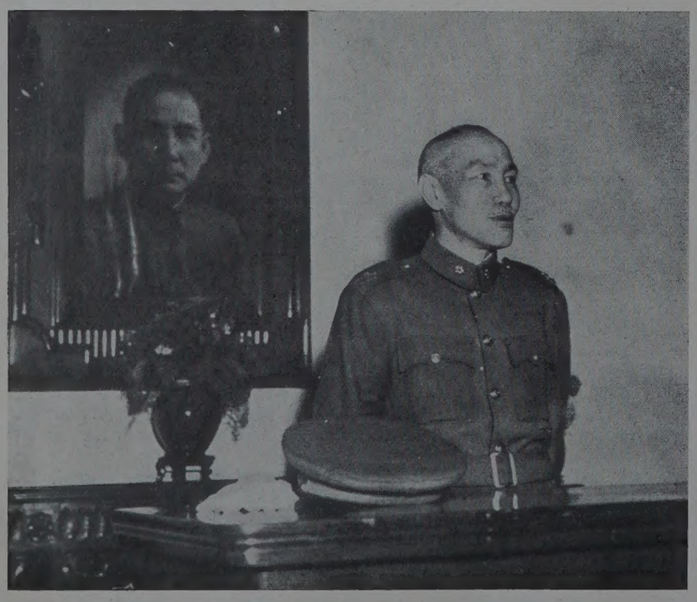
Mao est un homme complexe, ayant conservé la simplicité et le réalisme des paysans chinois.

Mao naquit en 1893, dans un village de la province du Hunan, dans le sud-est de la Chine, d'un père paysan. La fougue révolutionnaire de Mao suscita dès son enfance sa rébellion contre son père et la société établie. Ses relations avec sa mère, bouddhiste dévote et illettrée, mais compréhensive, n'en furent pourtant pas affectées, et elle le soutint dans la mesure de ses forces.

Après avoir étudié dans des écoles locales et travaillé à la ferme tout en lisant la nuit tout ce qu'il pouvait se procurer, Mao se rendit à la veille de la révolution de 1911 au chef-lieu de la province du Hunan pour y parfaire ses études secondaires.

Ses opinions avancées s'affirmèrent, et il s'enrôla dans l'armée révolutionnaire après avoir entendu pour la première fois Sun Yat Sen. Mao passa ensuite par différentes écoles (1912-1918), étudiant le droit et les sciences commerciales. Il continua à s'instruire lui-même dans les intervalles.

En 1921 Mao fut parmi les douze Chinois qui fondèrent à Shanghaï le parti communiste de ce pays. Il gravit successivement les échelons hiérarchiques du parti, qui vers cette époque (1924) collaborait avec le Kuomintang, parti de Tchiang Kai Chek. Dès lors Mao s'appliqua à l'organisation rurale, ayant fondé vers 1927 — année de rupture avec le Kuomintang — l'Union paysanne panchinoise. Il était alors à la tête du bureau de propagande du Kuomintang et dirigeait le périodique du département politique de celui-ci.



TCHIANG KAI CHEK EXHORTANT A LA LUTTE LES MEMBRES DU KUOMINTANG.

Mao n'a pas varié sensiblement depuis dans ses convictions, considérant encore que c'est sur les paysans, et non point sur le prolétariat urbain, qu'il faut centrer la principale action communiste en Chine, où les paysans constituent environ 80 % de la population.

Sous l'impulsion de Tchiang Kai Chek, les communistes furent arrêtés en masse. On les déclara hors la loi. Mao n'échappa que par miracle, ayant faussé compagnie aux hommes du Kuomintang qui l'avaient arrêté alors qu'il rassemblait les paysans dans le Hunan.

C'est alors que fut formée la célèbre IV^e^ Armée communiste, avec Mao, de nouveau en faveur dans le parti, comme commissaire politique, et Chou Teh comme commandant en chef. Car entre temps Mao, auquel on avait reproché de trop axer son action sur les paysans, avait dû quitter le Politbureau et le Comité exécutif. Li Li San, le plus « trotskiste » des communistes chinois, plus favorable au prolétariat des villes, dirigeait le parti. Lorsque le « lilianisme », cause de nombreux déboires, fut définitivement répudié, Li Li San se rendit à Moscou, où il entra à l'Université de Sun Yat Sen pour « rééducation idéologique ». De retour en Mandchourie quatorze ans plus tard, en 1945, Li Li San déclara : « Les événements historiques ont démontré que Mao avait raison. Je suis heureux de revenir sous la direction du camarade Mao ! » Ainsi en Chine les erreurs doctrinales sont moins lourdes de conséquences que dans la plupart des autres pays à obédience communiste...

Mao fit preuve de la même sagesse et du même patriotisme en défendant Tchiang Kai Chek lors de son fameux « kidnaping » par les troupes de Tchiang Hsuen Liang, après les cinq campagnes d'extermination lancées contre les troupes communistes : Mao contribua ainsi à la constitution d'un front unique contre les Japonais. Celui-ci se prolongea tant bien que mal jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale.

CHOU TEH

C'est à Chou Teh, commandant en chef des armées rouges chinoises, que Mao est redevable de ses foudroyants succès. Curieuse amitié que celle de ces deux hommes issus de milieux bien différents. Alors que Mao devait faire preuve d'énormément de volonté pour parachever ses études, la vie de Chou Teh se déroulait dans le faste et la facilité.

Chou Teh put acquérir néanmoins une solide instruction à l'Académie militaire du Yunnan, l'enseignement moderne venant d'y être introduit.

Voulant commencer une vie nouvelle, Chou Teh, en 1922 — année fatidique de sa vie — brisant résolument avec tout ce qui le liait à son passé, s'embarqua pour Shanghaï, où l'on ne pouvait trouver de l'opium.

Chou Teh devint simple étudiant et se lia avec les démocrates et les révolutionnaires chinois... Il fit des études à Berlin, à Moscou et à Paris. Chou Teh s'y lia, entre autres, avec Chou En Lai, actuellement ministre des Affaires étrangères de la Chine de Mao.

A première vue Chou Teh paraît peu expressif. Il porte un simple uniforme de soldat, comme la plupart des autres grands chefs communistes chinois. Son air modeste et sa grande affabilité lui donnent un aspect quelque peu vieux jeu. Mais on apprécie sa grande intelligence, la profondeur de ses jugements, la noblesse de son caractère.

CHOU EN LAI

Ce grand négociateur descend d'une vieille famille de mandarins très cultivés. Ses manières et tout son comportement sont d'une distinction raffinée.

Né en 1898 dans la province du Kiangsu, Chou En Lai fit ses études secondaires à Tientsin, sous le contrôle de missionnaires américains. Il y reçut une instruction libérale et y apprit couramment l'anglais. Très impressionné par la révolution de 1911, Chou En Lai se rapprocha des révolutionnaires durant ses études au Japon et à l'Université de Nanking.

Chou En Lai fit des études poussées à Paris, en Allemagne et en Angleterre. Il travailla dans les mines de Rhénanie et du bassin français, près de Lille. Il fut, en 1921, le fondateur de la section française du parti communiste chinois.

A son retour en Chine, vers 1924, Chou En Lai devint chef du département politique de l'Académie militaire de Whampoa, dont le président était Tchiang Kai Chek, qui appréciait alors son collaborateur communiste.

Lors du soulèvement de 1927, cruellement maîtrisé par Tchiang Kai Chek, Chou en Lai, arrêté, ne put éviter la mort que grâce à sa fuite.

Chou En Lai déclara dans une interview que l'évolution chinoise ne s'effectuera pas suivant la manière russe, mais par étapes.

TCHIANG KAI CHEK

Le chef de la Chine nationaliste est une des personnalités les plus controversées. Pour certains il demeure malgré tout le grand homme, seul capable de maintenir l'unité du front anticommuniste. D'autres le jugent despote, plein de préjugés. Ceux qui le situent entre ces deux extrêmes ont peut-être raison...

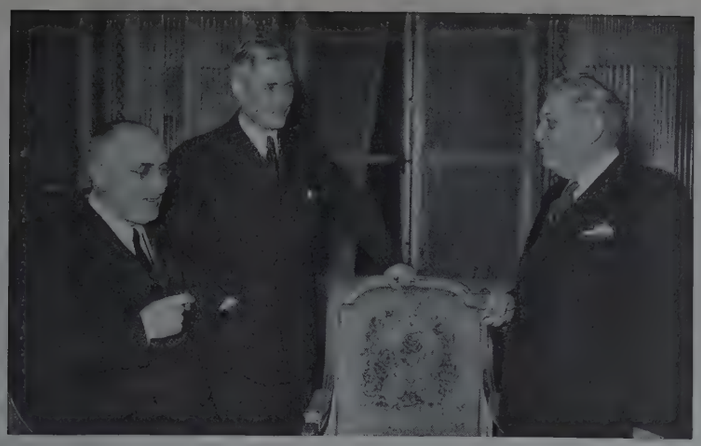
Né en 1887, dans un petit village de la province du Chekiang, d'une bouddhiste dévote, femme remarquable, Tchiang Kai Chek appartient à une famille de propriétaires fonciers et commerçants.

Il fit des études militaires en Chine et au Japon. Ses contacts avec les révolutionnaires chinois, notamment avec Sun Yat Sen, exercèrent une grande influence sur sa vie.

Durant un certain temps, vers cette époque, Tchiang Kai Chek s'occupa, non sans succès, d'affaires commerciales à Shanghaï.

Envoyé en 1923 en Russie par Sun Yat Sen, Tchiang Kai Chek en revint ardemment anticommuniste. Mais il continua néanmoins à maintenir des rapports avec les Soviets et leurs ambassadeurs.

Quel que soit l'avenir de la Chine, on peut estimer que les très intéressantes personnalités que nous venons d'énumérer et quelques-uns de leurs proches collaborateurs continueront à y jouer un rôle déterminant. Parmi les jeunes on peut citer plus particulièrement Lin Sao Tchi, l'un des plus proches lieutenants de Mao et son héritier présomptif, formé à son image.



Le ministre du Travail, M. Segelle, s'entretient avec les délégués de la Confédération du patronat français, MM. Villiers et Meunier.

MM. Lafond, Bouzanquet, Delamare, Bothereau, de la C. G. T.-F. O., après un entretien avec M. Moch pendant la crise d'octobre 1949.

MM. Lebrun, Duchat, Raynaud et Marion, de la C. G. T., exposent le point de vue de leur « centrale » au ministre du Travail.

M. Gaston Teissier et ses camarades de la C. F. T. C. prennent part aux conversations entre les syndicats ouvriers et le gouvernement.

Les présidents des assemblées pour 1950. Au centre M. Herriot ; a droite, M. Monnerville ; a gauche, M. Jacques Fourcade.

LIBERTÉ DES SALAIRES

La trêve des confiseurs terminée, les assemblées parlementaires ont inauguré la session ordinaire de 1950 en renouvelant leurs bureaux. Les présidents : M. Edouard Herriot au Palais-Bourbon et M. Monnerville au Luxembourg, ont été l'objet d'une manifestation de sympathie qui s'est traduite par leur réélection à une majorité accrue. Moins heureux, M. Boisdon, le président M. R. P. sortant de l'assemblée de l'Union française, a dû abandonner son fauteuil à M. Jacques Fourcade, du P. R. L., élu au troisième tour de scrutin.

Les travaux parlementaires ont ensuite repris dans le calme. En dépit des mauvaises fées qui s'étaient penchées sur son berceau pour lui prédire une mort rapide, le cabinet Georges Bidault était parvenu à surmonter ses premières épreuves. Ballottée parfois dangereusement, la nef gouvernementale n'en a pas moins franchi le cap difficile du budget. Tous les écueils n'ont pas pour cela disparu, mais, du plan politique, les préoccupations, en ce début d'année, se sont portées sur le plan social avec le problème des salaires.

Depuis la guerre l'Etat s'était réservé de fixer lui-même le taux des rémunérations non seulement dans son domaine propre, mais pour les industries privées. On doit reconnaître en toute justice que cet aspect particulier du dirigisme n'aura pas été le plus néfaste. La stabilité des salaires, que durant un an M. Henri Queuille avait maintenue contre vent et marée, aura permis d'enrayer la hausse des prix. Il n'en tardait pas moins aux employeurs aussi bien qu'aux salariés d'en revenir à la règle normale.

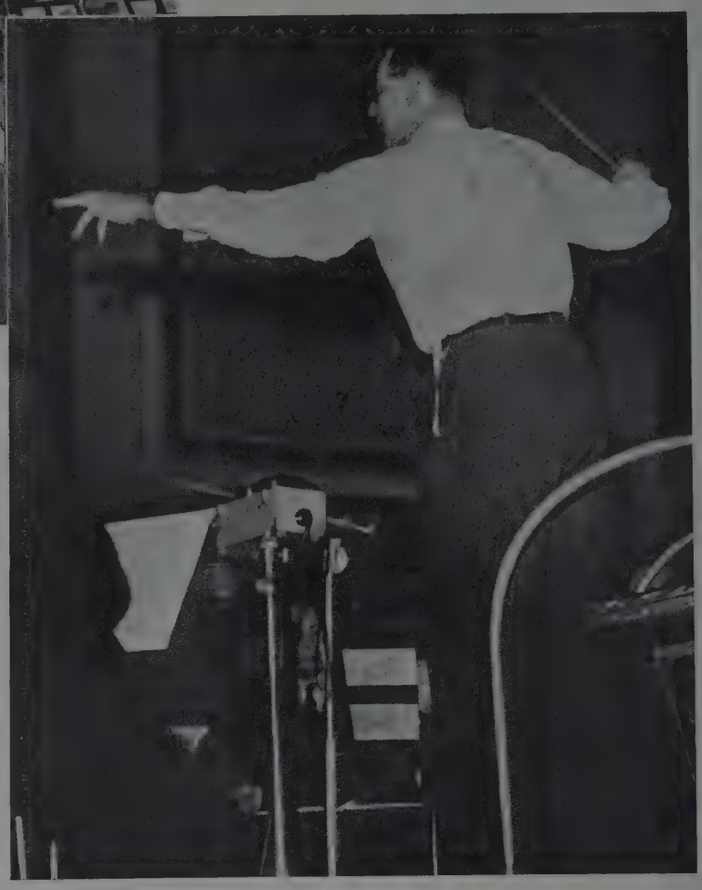
Adapter la condition ouvrière aux réalités économiques, revenir à la liberté des salaires avec le minimum de heurts entre les parties intéressées, tel était le but que se proposait le gouvernement en présentant aux Chambres son projet de loi sur les conventions collectives. Le texte voté en première lecture au Palais-Bourbon permettra-t-il d'atteindre cet objectif ? On veut l'espérer, encore qu'en raison des méthodes appliquées dans sa discussion et dans son vote hâtif cette loi, qui vise à établir un nouveau statut social, se traduise en fait par un véritable saut dans l'inconnu.

Dans le projet gouvernemental les conventions collectives s'accompagnaient de formules de conciliation et d'arbitrage obligatoire auxquelles on prêtait, à tort ou à raison, la vertu d'éliminer au maximum la violence dans les conflits du travail. Or la conciliation reste, mais d'obligatoire l'arbitrage est devenu facultatif. L'obligation n'était pourtant pas une innovation. La loi que le ministère du Front populaire de 1936 avait fait adopter avec l'accord des socialistes et des communistes stipulait déjà que tous les différends collectifs du travail devraient être désormais soumis aux procédures de conciliation et d'arbitrage avant toute grève et tout lock-out. Mais à treize ans de distance l'obligation se heurtait aux réserves patronales comme à la résistance énergique des organisations ouvrières. Les syndicalistes de toute obédience sont en effet résolument opposés à la moindre restriction dans l'exercice du droit de grève. En dépit de la Constitution de 1946, qui a laissé au Parlement le soin d'en réglementer l'usage, le droit de grève est devenu à leurs yeux un dogme absolu, intangible, inconditionnel, sans limitation et sans tempérament possible, même lorsqu'il s'agit des services publics les plus indispensables à la vie nationale. Bref, sous la pression conjuguée des syndicats communistes, socialistes et chrétiens, le tripartisme s'est momentanément retrouvé pour faire échec à l'arbitrage obligatoire proposé par un ministre socialiste et soutenu par un président du Conseil M. R. P.

Ainsi amputée, et sous réserve de l'opinion du Conseil de la République, la loi entrera bientôt en vigueur. Les travailleurs en attendent un aménagement profitable des actuels salaires. Dans quelle mesure et dans quelles limites ? « Accorder le maximum de salaires possible dans le cadre des prix stabilisés », cette formule du ministre du Travail est séduisante, mais les surenchères se manifestent déjà à propos du salaire minimum qui doit constituer le « plancher » du nouvel édifice. D'autre part, les cadres, techniciens et agents de maîtrise entendent obtenir d'une libre discussion entre leur organisation propre et le patronat une réhabilitation de cette hiérarchie des salaires si lourdement sacrifiée sous le régime de la taxation.

Les négociations qui s'engageront seront dans bien des cas ardues. Il est hautement souhaitable qu'elles se déroulent dans une atmosphère de compréhension mutuelle et sans qu'interviennent des préoccupations exorbitantes des intérêts professionnels. Que l'on ne perde pas non plus de vue que sans un accroissement sensible de la productivité toute amélioration apparente de la condition ouvrière ne sera jamais qu'un leurre.

De l'avis même des professionnels, sans les obligations absorbantes du trône, S. M. Frederik IX, qu'on voit ici diriger l'orchestre du Théâtre royal de Copenhague, aurait pu devenir l'égal des meilleurs chefs.



ROI DE DANEMARK
ET CHEF D'ORCHESTRE

Le roi Frederik IX de Danemark est un chef d'orchestre accompli. Déjà, au cours de ces derniers mois, l'O. N. U. ayant fait faire parmi ses membres une quête en faveur de l'enfance malheureuse, le Danemark eut le joli geste de vendre au profit de cette œuvre quatre disques enregistrés par l'orchestre du Théâtre royal de Copenhague sous la direction de S. M. Frederik IX. Ces jours-ci, reprenant la baguette, le roi a enregistré quelques-uns des morceaux préférés de sa mère, la reine Alexandrine, pour les lui offrir à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire.

Ayant, tout enfant, manifesté des dons certains, on lui enseigna la musique dès qu'il fut en âge d'entreprendre des études. A quatorze ans, au Théâtre royal, il suivait les opéras sur la partition d'orchestre et s'habituait ainsi à la lecture simultanée de plusieurs portées dans des clefs différentes. Devenu homme, il conduisit souvent lui-même dans les salons privés du palais royal, pour son propre plaisir et celui de ses intimes. Lors de son cinquantième anniversaire, M. Jörgen Hoeberg, chef d'orchestre du Théâtre royal, déclara que si l'activité de S. M. Frederik IX n'avait pas été grandement absorbée par les devoirs du trône, ce prince eût été l'un des meilleurs chefs d'orchestre du Danemark.

De sorte que l'admiration des Danois pour leur roi n'est pas un sentiment conventionnel ; elle est bel et bien inspirée par celui qu'ils disent, avec une déférente affection : « Humain avant même que d'être souverain. » En effet, mêlé, au temps de ses études, avec la jeunesse danoise de sa génération, ceux qui furent au lycée ses amis n'ont point cessé de l'être.

Un jour, le microphone de la Radio danoise ayant été placé dans les appartements de la famille royale, au château d'Amalienborg, à Copenhague, la population danoise put entendre la conversation la plus spontanée qui se puisse imaginer. Le roi disait simplement qu'il est pris par ses fonctions tout comme un homme d'affaires l'est par ses occupations courantes ; un homme d'affaires heureux de retrouver en rentrant chez soi une femme ravissante et des enfants bien portants. Sur quoi le souverain jette à l'aînée :

« Les pieds sur la table ? Margrethe, voyons, où as-tu la tête ? Mes enfants, voyez-vous, sont comme tous ceux du monde, avec leurs qualités et leurs défauts, et ils semblent parfois mal élevés ! »

Combien de petites Margrethe, de Jytte et de Kirsten auront, ce jour-là, mis aussi les pieds sur la table pour imiter leur petite princesse royale ?

J. S.

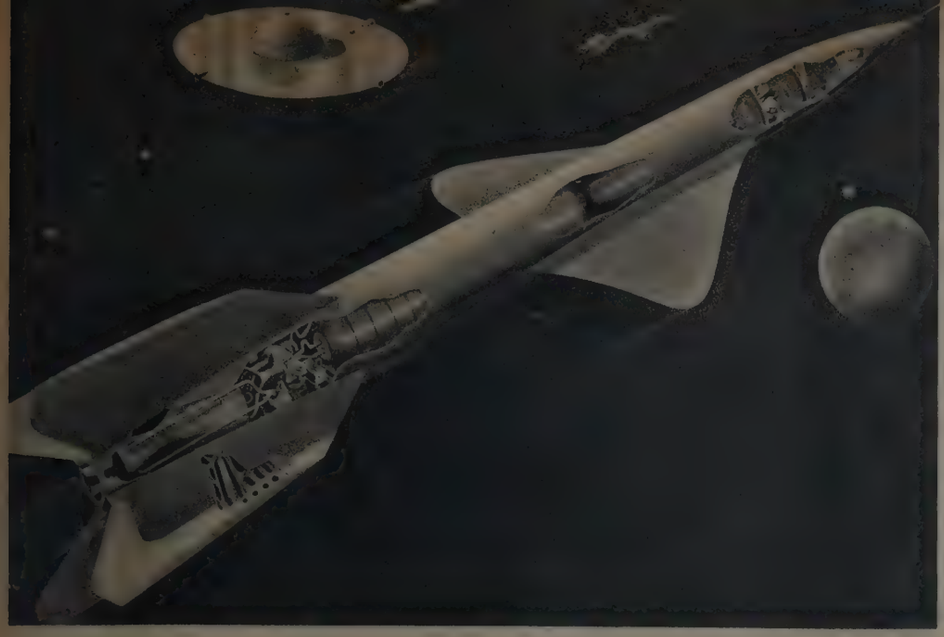
La reine guide les pas de la princesse Anne-Marie.

Les jeunes princesses Marguerite (a gauche du roi) et Benedicte.

Marin consommé, le roi Frederik pilote souvent lui-même son yacht.

Dans l'aimable intimité du salon de leur yacht « Dannebrog » les souverains se délassent parfois des soucis du pouvoir.

De leur roi les Danois disent : « Il est humain avant d'être souverain. »



D'APRÈS CERTAINS PROJETS AMÉRICAINS, LA STATION COSMIQUE RESSEMBLERAIT A LA PLANÈTE SATURNE.

STATIONS COSMIQUES 49

PAR ALEXANDRE ANANOFF

POUVOIR observer tout à son aise, d'une base suffisamment éloignée, les moindres détails de la surface terrestre, embrasser d'un coup d'œil l'activité des hommes disséminés sur notre globe, jeter un regard indiscret par-dessus les frontières, voilà — aux yeux des stratèges — le moyen idéal pour contrôler et dominer notre planète.

Mais lorsqu'il y a vingt-cinq ans H. Noordung proposait, avec une profusion de détails parfois déroutants, sa fameuse triple station, lorsque K.-E. Ziolkowsky décrivait sa planète artificielle, une sorte de longue serre de 500 mètres pourvue abondamment de plantes pour la régénération de l'air, et que G. von Pirquet voulait doter la Terre d'un double satellite relié à elle par une « fusée-navette », aucun de ces savants ne songeait à une utilisation militaire de ces installations : elles ne devaient être que des bases-relais d'où les fusées interplanétaires, ayant fait leur plein, se seraient élancées vers les planètes.

Ces recherches avaient pour origine la célèbre loi de Newton qui enseigne que *les corps s'attirent deux à deux, en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré de leur distance* ; ce qui revient à dire qu'un corps transporté dans l'espace à une distance égale au rayon terrestre (6.378 kilomètres) ne pèserait que le quart de son poids initial ; à quatre rayons terrestres, le seizième, et à dix rayons, le centième seulement. Si donc il nous était possible de lancer nos fusées cosmiques à partir d'un point de l'espace où elles n'auraient pesé que le dixième de leur poids le problème astronautique en serait considérablement simplifié.

Ce principe une fois posé, il s'est agi de savoir si de telles réalisations pouvaient être sérieusement envisagées. Appelant à leur secours la mécanique céleste, les astronautes purent constater la légitimité de leurs ambitions, à la condition toutefois de satisfaire à certaines exigences.

La première question à résoudre était celle de la vitesse. Il était possible de créer un satellite artificiel à l'altitude désirée, à condition de lui communiquer une vitesse circulaire correspondante à cette altitude. Au niveau de la mer cette vitesse atteint 7.900 mètres-seconde (abstraction faite de l'atmosphère terrestre), et le calcul montre qu'elle va en diminuant au fur et à mesure que l'altitude augmente.

La deuxième condition était de disposer d'un engin autopropulsé, c'est-à-dire d'une fusée pouvant, après une ascension verticale, incurver graduellement sa trajectoire pour l'orienter parallèlement à la surface terrestre une fois l'altitude de « stabilisation » atteinte et acquérir alors la vitesse circulaire voulue.

Telles furent et telles sont encore les bases de départ des travaux sur les stations cosmiques.

Ces conditions une fois précisées, on s'attacha à fixer l'altitude la plus pratique. Noordung proposa 42.300 kilomètres et une vitesse de 3.080 mètres-seconde orientée suivant l'équateur pour permettre au satellite ainsi créé de demeurer perpétuellement au-dessus d'une même région. Ce dernier détail devait, selon Noordung, faciliter la liaison avec la Terre ; mais il négligeait le fait que de si loin notre planète apparaîtrait aux trois quarts masquée par les formations nuageuses.

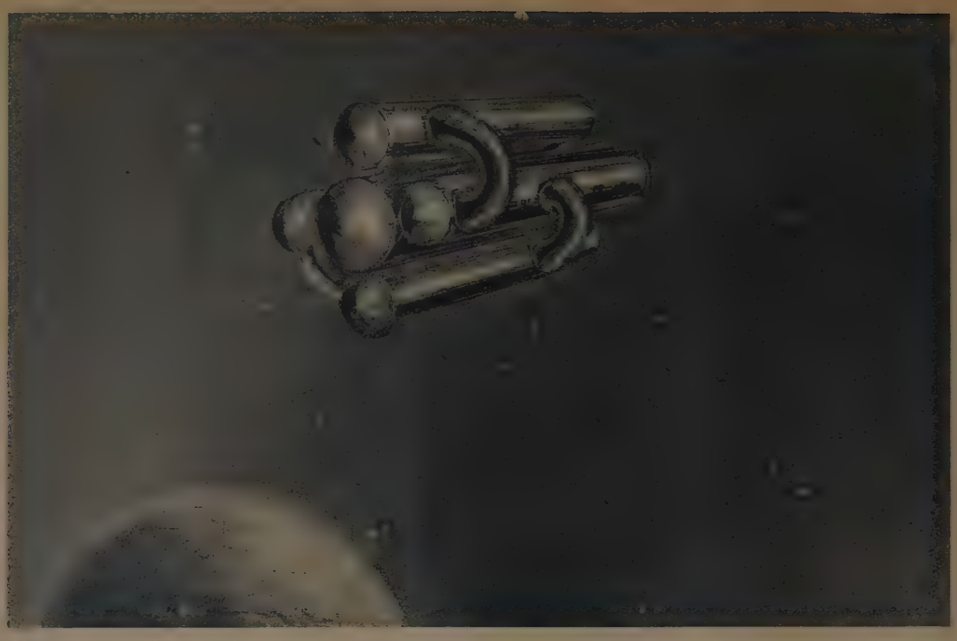
Aussi, lorsqu'au début de cette année M. James Forrestal parla officiellement d'un contrôle éventuel de notre planète de l'intérieur d'une base cosmique située précisément à 42.300 kilomètres, sommes-nous demeuré sceptique. De cette altitude on aurait dû se contenter d'observer les contours imprécis des continents dans un même hémisphère.

Or pour observer la vie des hommes — ou, plus exactement, les manifestations de cette vie (fortifications, usines, villes, etc.) — il faudrait créer un satellite artificiel à une moindre altitude (quelques centaines de kilomètres tout au plus), et cela non seulement pour faciliter l'observation,

LES ANGLAIS SMITH ET ROSS ÉTUDIENT AVEC MINUTIE UNE STATION COSMIQUE ENTIÈREMENT INDÉPENDANTE DE LA TERRE.

UNE STATION SPHÉRIQUE AVEC SA PLATE-FORME, D'APRÈS UN OUVRAGE DE GARTMANN. EST-CE LA FORMULE DE L'AVENIR ?

ASPECT DE LA LUNE, SELON LES AMÉRICAINS, LORSQU'ELLE SERA DEVENUE BASE DE DÉPART DES FUSÉES COSMIQUES.



HYPOTHÈSE : L'AGGLOMÉRATION DE FUSÉES VENUES DE TERRE CONSTITUANT UNE STATION COSMIQUE. LA CARTE MONTRE LA PROJECTION SUR LA SURFACE DU GLOBE DE LA TRAJECTOIRE DÉCRITE PAR LA STATION.

mais pour donner au satellite la possibilité de se déplacer autour de la Terre en moins de vingt-quatre heures et de survoler successivement toutes les contrées de notre planète. D'ailleurs, au delà d'une telle altitude toute réalisation serait actuellement impossible.

Les dernières recherches entreprises dans ce domaine en 1949 nous permettent de nous faire une idée précise des caractéristiques de telles stations, de leur coût, des manœuvres successives que nécessiterait leur assemblage, enfin de leur trajectoire et de leur altitude d'évolution.

Contrairement aux propositions antérieures, les ingénieurs Engel, Bödewadt et Hanisch choisissent pour leur satellite l'altitude de 557 kilomètres : celui-ci, conformément à la loi énoncée plus haut, devra se déplacer à 7.582 mètres-seconde et, par suite, boucler son tour de Terre en 96 minutes. Leur travail a ceci d'intéressant qu'il recourt aux moyens existants, car ils demeurent persuadés qu'une fusée ayant 25 mètres de long sur 6 mètres de diamètre (la V-2 a 14 mètres), construite d'après le principe gigogne et propulsée par un propergol composé d'alcool éthylique et d'oxygène liquide (même mélange que dans la V-2), serait en mesure de se transformer en satellite.

Voici, brièvement, comment ils envisagent les manœuvres devant aboutir à la trajectoire circulaire :

La fusée, sous une poussée évaluée à 8.000 kilos, s'élève verticalement et parvient au bout de 35 secondes à 12,7 kilomètres d'altitude avec une vitesse finale de 820 mètres-seconde. A ce moment le premier élément se détache et l'ensemble, sous l'impulsion initiale, parvient en 48 secondes à 37,2 kilomètres, où sa vitesse n'est plus que de 345 mètres-seconde. On procède alors à la mise en marche du second étage, et la fusée commence à incurver graduellement sa trajectoire (12°7). Soixante-dix secondes plus tard, abandon de l'élément auxiliaire à 67,8 kilomètres à la vitesse finale de 2.130 mètres-seconde. L'inclinaison de la trajectoire s'accentue encore (4°5). Abandon du troisième élément à 87,4 kilomètres ; puis du quatrième à 97,8 kilomètres ; enfin du cinquième élément à 100 kilomètres d'altitude. La vitesse acquise au cours de cette ultime poussée (7.815 mètres-seconde) permet à la section finale d'atteindre la trajectoire de gravitation et de s'y fixer.

Les auteurs de ce projet prévoient pour leur fusée finale une réserve en propergol suffisante pour lui permettre soit de se stabiliser sur sa trajectoire et de devenir satellite, soit de guetter le passage de la station, de corriger sa route si besoin est, puis de la rattraper.

L'originalité du projet réside dans le fait que la trajectoire s'oriente suivant un angle de 45 degrés par rapport à l'équateur. Cela doit permettre à la station — compte tenu de la rotation terrestre — de balayer toute l'étendue de notre planète en douze heures (15 tours de 96 minutes par 24 heures) et d'observer plus de 90 % de sa surface.

Un calendrier précis, établi à l'usage des futurs habitants de la station, indique pour chaque jour de l'année la durée du jour et de la nuit. Nous y voyons qu'au voisinage du 15 avril et du 15 septembre la nuit dure près de soixante minutes pour trente-six minutes de jour, mais qu'en août les nuits sont de vingt et une minutes et les jours de soixante-quinze minutes.

Enfin les ingénieurs Engel, Bödewadt et Hanisch envisagent une liaison constante avec la station au moyen de vingt-sept bases disséminées sur les deux hémisphères.

Passant ensuite au côté pratique, ils font remarquer que ce prix ne représente que le tiers des sommes dépensées journellement durant la guerre pour les V-2 (soit 30 V-2 par vingt-quatre heures, à raison de 73.800 dollars chacune) et la moitié seulement du prix de revient du

LA TRAJECTOIRE DE LA STATION DOIT ÊTRE INCLINÉE DE 45 DEGRÉS PAR RAPPORT A L'ÉQUATEUR POUR OBSERVER LA SURFACE TERRESTRE.

« Convair XC-99 ». Quant à la station proprement dite, ils ne fixent que son poids, soit quelque 510 tonnes, pouvant être élevées jusqu'à 557 kilomètres d'altitude à l'aide de 300 fusées. (A ce nombre il faudrait ajouter 75 fusées exclusivement réservées au transport des ouvriers.) La durée des travaux devant s'étendre sur trois ans, les auteurs du projet évaluent l'ensemble des frais (service d'organisation au sol, essais préliminaires, matériel de construction, etc.) à 500 millions de dollars, soit près du cinquième du crédit alloué par le gouvernement des Etats-Unis à l'armée de l'Air pour la seule année 1949.

Dans cette étude on ne parle ni de l'aspect ni des méthodes de construction d'une telle base. Pour avoir une idée de l'allure qu'elle pourrait avoir nous nous reporterons aux divers projets illustrant le présent article.

Quant à la manière dont il faudrait s'y prendre pour construire cette base — car il ne saurait être question de l'élever telle quelle à partir de la Terre — nous sommes persuadé qu'il faudrait autant que possible éviter l'usage du scaphandre pour l'assemblage des éléments préfabriqués, car son usage cosmique n'irait pas sans poser des problèmes particulièrement complexes. Nous croyons que la station se composerait de fusées arrivant séparément et venant s'agglomérer, s'ajuster en quelque sorte autour d'une fusée centrale. Entre ces divers éléments des conduits étanches pourraient se relier, consolidant l'ensemble et donnant la possibilité de communiquer d'une fusée à l'autre.

Rappelons par ailleurs, au terme de cette brève étude, qu'on oublie trop souvent qu'à bord de telles stations il y aurait manque total de pesanteur et que nous ne savons pas encore très exactement — faute d'expériences réalisées en vraie grandeur — quelles seraient les répercussions d'un tel milieu sur l'organisme humain.

Quoi qu'il en soit, soyons persuadés que l'homme saura vaincre toutes les difficultés que nous entrevoyons actuellement— et plutôt par le désir de résoudre le problème astronautique cher à André-Louis Hirsch comme à tous les astronautes du monde que par celui de dominer notre vieille planète.

La foule se presse à l'entrée du théatre pour admirer les toilettes des élégantes qui viennent assister a la soirée d'inauguration.

Capes de fourrure et robes somptueuses : voici la sortie de la représentation.

OUVERTURE DE LA SAISON 1949-1950 A LA

SCALA DE MILAN

La réouverture de la Scala de Milan a été un événement dans le monde théâtral. La vénérable salle dont s'enchantait Stendhal a gardé le caractère qui lui donne tant de séduction, ce cadre où le luxe et l'intimité se mélangent d'une manière qui ne se retrouve peut-être nulle part ailleurs. Quant aux spectacles, on sait que la troupe de la Scala réunit toujours une élite de chanteurs et de chanteuses. Paraître sur sa scène est pour un artiste une consécration que les plus illustres ont recherchée.

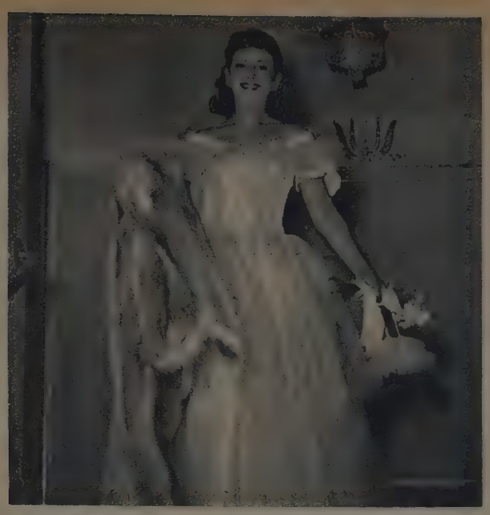
Pour sa réouverture le grand théâtre lyrique avait choisi *la Bohème*, de Puccini. C'était un hommage au compositeur italien disparu il y a vingt-cinq ans et dont l'anniversaire de la mort tombait précisément en ce jour de la fin de décembre où la Scala rouvrait ses portes.

Cette soirée fut exceptionnellement brillante. Les mélomanes étaient accourus non seulement d'Italie, mais d'autres pays et d'Amérique même. Les femmes rivalisaient d'élégance, et selon la formule, qui jamais ne fut plus exacte, le spectacle n'était pas seulement sur la scène, mais aussi dans la salle.

UN ASPECT DE LA CÉLÈBRE SALLE DU GRAND THÉATRE LYRIQUE MILANAIS, QUI A RETROUVÉ L'ÉCLAT QUI JADIS ENTHOUSIASMAIT STENDHAL.

LE CHEF VICTOR DE SABATA ET LA CHANTEUSE Mme CAROSIO SALUENT A LA FIN D'UN ACTE.

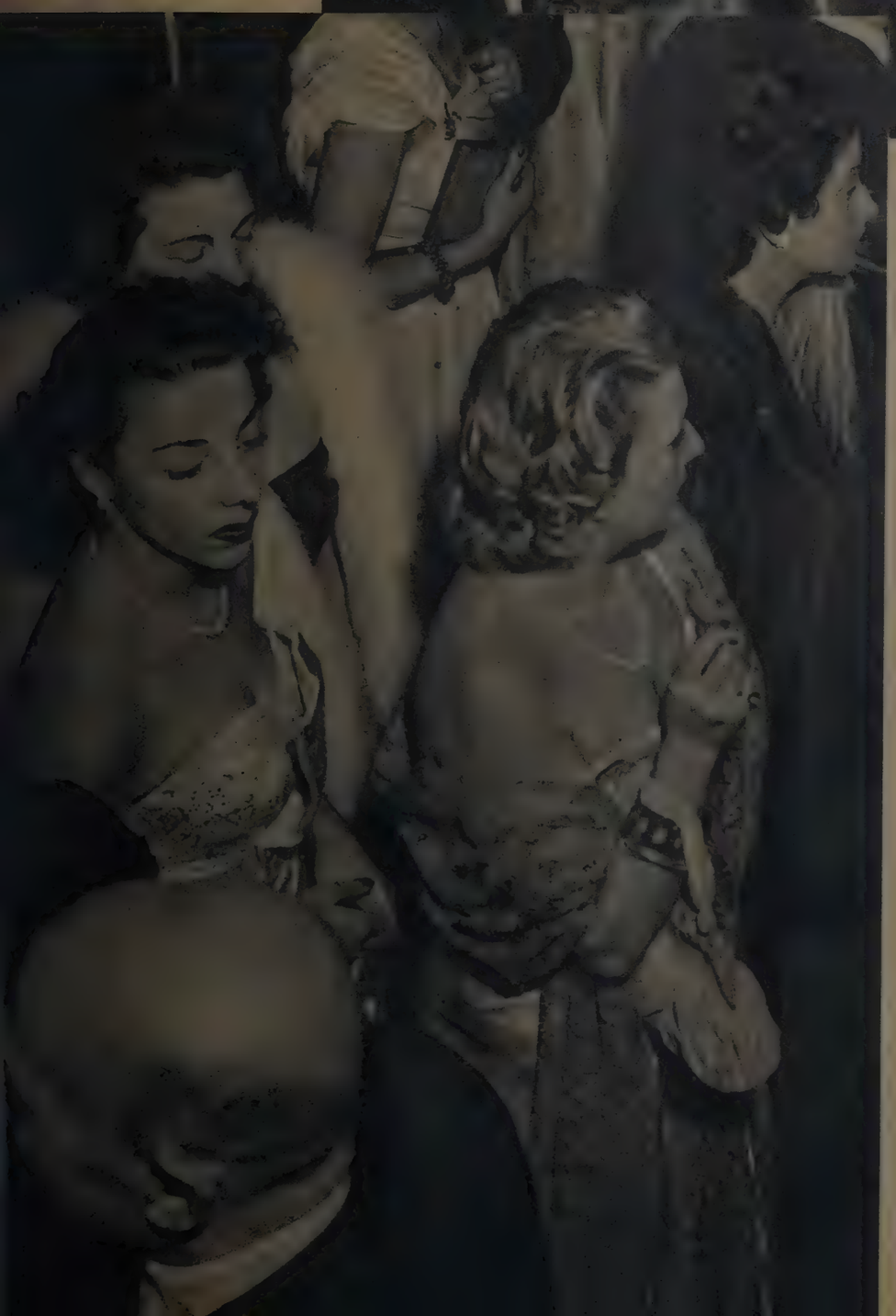
UN SOUPER SUIVIT LE SPECTACLE. LA CÉLÈBRE ÉTOILE FRANÇAISE YVETTE CHAUVIRÉ ÉTAIT PARMI LES CONVIVES.



QUELQUES PERSONNALITÉS REMARQUÉES. CI-DESSUS, DE GAUCHE A DROITE : M. ET Mme MASSERONI, LA CHANTEUSE AMÉRICAINE FRANCA DUVAL, QUI SE FERA ENTENDRE CETTE ANNÉE A LA SCALA, Mme VALENTINA CORTESE ET, CI-DESSOUS, REGAGNANT SA PLACE, LA SIGNORA ADA MOOS

VICTOR DE SABATA, QUI ASSURA LA DIRECTION DE L'ŒUVRE DE PUCCINI : « LA BOHÈME. »

PENDANT LES ENTR'ACTES, AU FOYER SE PRESSAIT UNE FOULE D'UNE EXTRÊME ÉLÉGANCE.



DEUX ÉLÉGANTES SPECTATRICES DONT LES TOILETTES FURENT UNANIMEMENT ADMIRÉES.

LES CARABINIERS AVAIENT ENDOSSÉ LEUR UNIFORME DE PARADE POUR CETTE SOIRÉE.

MANON FUT REINE PAR LA MAIN DE M. NORDLING, CONSUL GÉNÉRAL DE SUÈDE ET PARISIEN DE LONGUE DATE, QUI AVAIT CHOISI LA GRACIEUSE CÉCILE AUBRY POUR CETTE SOUVERAINETÉ D'UN SOIR.

ROI AU FRANÇAIS, CLARIOND ET BORA MINEVITCH, ROI DE L'HARMONICA, BOIVENT A LEURS SUCCÈS.

FRANCIS CARCO COURONNA LE CANICHE DE CÉCILE AUBRY, QUI PRÉFÉRA LA GALETTE A L'EMBLÈME, ET MISTINGUETT PARTAGEA LA ROYAUTÉ AVEC PANURGE, LE MOUTON FÉTICHE D'UN RESTAURANT.

LE ROI DES LUNETTES A. WAHL VOIT EN ESPANITA CORTEZ UN NOUVEAU CHAPERON ROUGE.

WARNOD, ROI DES ZONES, PARAIT MÉLANCOLIQUE. TOUCHAGUES, ROI DE PETASSO, DÉBORDE D'ENTRAIN.

LES ROIS ET LES REINES ONT BU

Si les Rois et leur galette traditionnelle ont toujours été les bienvenus, il semble que leur retour en 1950 ait été accueilli avec plus d'allégresse encore que les années précédentes. Les réveillons de Noël et de la Saint-Sylvestre, réjouissances pourtant de stricte observance, n'ont peut-être pas connu le même empressement. Un peu partout on s'est assemblé joyeusement pour tirer la fève, et nos photographies ont pu fixer un certain nombre de souverains et de souveraines éphémères, tout à fait heureux de la couronne de carton doré qui leur était échue.

Lorsque les heureux élus comptent déjà parmi les rois de Paris, c'est une occasion d'acclamer leurs succès passés et à venir. En vérité, d'ailleurs, jamais sujets ne furent plus faciles que ceux de ce soir de fête, jamais couronne ne fut plus légère à porter. Les vrais monarques pourraient bien regretter que ce ne soit pas tous les jours « les Rois » dans leur royaume.

LOTI POÈTE

par CLAUDE FARRÈRE, de l'Académie française

QUAND, en 1891, Loti fut élu membre de l'Académie française, j'ignorais son nom. Et, bien entendu, son œuvre. J'avais quinze ans, tout juste. Et je me souciais infiniment peu de littérature contemporaine.

Je n'en lisais pas moins avec intérêt quelques publications périodiques. Si bien que l'élection de Pierre Loti ne m'échappa pas. Il en était question dans *les Annales*, où Francisque Sarcey écrivait régulièrement. J'appris alors de lui que le nouvel académicien n'était pas du tout « un homme ordinaire ». *Les Annales*, d'ailleurs, pour permettre à leurs jeunes lecteurs, ignorants autant que je l'étais, de juger par eux-mêmes et de se faire une opinion personnelle, inséraient dans ce même numéro quelques pages de *Madame Chrysanthème*, que Loti allait publier. Et je lus ainsi le récit de la double présentation à l'auteur de sa fiancée japonaise, M^lle^ Jasmin, et de la jeune personne qu'il lui préféra, M^lle^ Chrysanthème.

Et je fus ébloui. Moins, je crois, par cette peinture exotique d'un Japon qui était encore le Japon d'autrefois, avec son coloris éclatant, sa courtoisie raffinée et ses révérences à quatre pattes, moins par l'étonnant contraste de toutes ces choses et de leurs équivalents chez nous que par la personnalité de l'homme mystérieux auquel cette baroque aventure était arrivée — arrivée réellement : je n'en doutais pas une minute ! — la personnalité de cet homme, à coup sûr, « point ordinaire », qui, tandis qu'on négociait dans son dos son mariage éphémère, regardait du haut d'une véranda, *dans les profondeurs au-dessous de lui, un Nagasaki bleuâtre où l'obscurité venait...*

... Et ce mot final, *la mer*, me rappelait puissamment que ce Loti, marin, estimait sans contredit que sa vraie, sa seule patrie n'était ni ce Japon séduisant, ni la France lointaine, mais la mer, cette mer qui moi aussi m'attirait...

Je compris que je venais de lire non un chapitre de roman, mais un poème.

JE ne me trompais pas. L'œuvre entier de Loti est un poème — un poème en mille chants divers dont la scène est l'univers.

Ces livres, on vient de voir que je ne les ai pas connus de bonne heure ; et nullement dans leur ordre chronologique. Je crois qu'après *Madame Chrysanthème* je découvris, tout à fait par hasard, cette chose prodigieuse, mi-souvenir de voyage, mi-vision, mi-rêverie, qui s'appelle *Pagodes souterraines*. Ces pagodes enfouies dans leur montagne de marbre, j'étais encore lycéen quand Loti me les révéla. Elles me jetèrent dans un transport d'admiration pareil à celui qui m'avait exalté quand j'avais lu *les Caprices de Marianne*. Et je crois bien que ce sont *les Pagodes souterraines* qui me poussèrent irrésistiblement vers l'extrême Asie, vers la Chine et ses secrets. Oui, si j'ai appris l'histoire des dix-huit provinces et des dix-huit dynasties qui régirent une à une la nation centrale ; si j'ai fini par lire, dans leur texte en caractères mandarins, les quatre livres classiques et les cinq livres sacrés, c'est Loti qui m'en a donné la première envie. Et, certes, la seule poésie détient une telle puissance sur l'esprit de ceux qui y sont sensibles.

Sans doute Loti n'a-t-il jamais commis un vers régulier, et pas même un vers libre. Et nous sommes accoutumés à voir la poésie s'habiller de rimes et de rythmes. Mais ce ne sont là que des vêtements. La poésie n'a pas besoin de vêtements. Elle existe par elle-même. Loti s'est d'ailleurs parfois astreint, sans peut-être y songer, à user de tels procédés — dirai-je de tels artifices ? — habituels aux poètes qui rythment et qui riment. Relisez *les Pagodes souterraines*, et remarquez combien de fois y revient l'épithète qui caractérise le guide chinois qui mène la barque annamite vers la montagne de marbre : *Lee-Loo, vert et orange...* N'est-ce pas le procédé cher au vieil Homère ?

C'était en 1904. Loti n'ignorait pas qu'un de ses enseignes se mêlait d'écrire. Mais il n'avait à coup sûr jamais rien lu de ce que *le Mercure* ou *l'Ermitage* avaient parfois publié de mes premiers essais...

C'EST en ce temps-là que je découvris moi-même tout ce que j'ignorais encore des œuvres de Pierre Loti. Et je fus peut-être mieux à même que d'autres d'en pénétrer la signification secrète, alors que je vivais de sa vie, dans l'intimité qui lie forcément les officiers d'un navire de faible tonnage. Loti, d'ailleurs, bon marin et chef admirable, était chaudement aimé de tous ses officiers et de tout son équipage, parce que, notre aîné à tous d'au moins vingt ans, il nous traitait plutôt comme un père — sévère parfois, juste toujours et bon profondément — que comme un commandant — maître à son bord, selon l'antique formule, après Dieu. Et cette intimité, qui ne risquait pas de jamais tourner en familiarité, nous permit de pénétrer souvent au plus profond de sa pensée, de son âme.

Ce que je vis alors et ce que j'entendis me confirma dans la conviction que j'avais puisée dans la lecture de ses ouvrages. Pierre Loti n'était point un romancier, au sens ordinaire de ce mot. Il était — et il demeure — un poète, et l'un des plus grands, parce que l'un des plus profondément humains.

Humain est le terme exact. Loti est en effet le poète de la pitié. Il est même étrange et mystérieux que cet athée, qui vécut et mourut tel, quoique désespéré de l'être, et n'ayant pu croire en aucune survie, quoique ayant cherché partout la Foi, une Foi, n'importe laquelle, dans toutes les pagodes, dans toutes les mosquées, dans toutes les cathédrales, « dans tous les lieux d'adoration où la même prière s'élève du fond des âmes les plus diverses », ait incliné néanmoins à croire « en une souveraine pitié et à lui tendre les bras, parce qu'il a trop souffert et trop vu souffrir, trop vu pleurer, trop vu prier ». Un tel aveu, puisqu'il ne vient pas d'un croyant, ne peut venir que d'un poète.

Quiconque s'est imprégné de ces livres étranges que sont *le Roman d'un enfant, Au Maroc, Jérusalem, la Galilée, Vers Ispahan, la Mort de Philæ*, et surtout de ces deux chefs-d'œuvre extraordinaires : *le Livre de la Pitié et de la Mort* et *Fantôme d'Orient*, aura tôt fait de reconnaître que l'auteur en est un homme qui a réellement beaucoup souffert. Non que Pierre Loti ait eu une existence dure ou difficile ni que sa vie ait été marquée par des catastrophes. Au contraire, elle fut jalonnée de succès éclatants, et il connut ensemble la renommée et la fortune. Mais il fut de ces êtres qui portent en eux-mêmes leur cancer rongeur. Car Loti, toujours persuadé que la mort est le terme au delà de quoi commence le néant, puis l'oubli, ne s'y résigna jamais. D'où ce désespoir atroce qui le ravagea. D'où son indicible regret du passé, de tous les passés, qu'il a tant de fois exprimé dans son œuvre, et qui lui inspira son *Roman d'un enfant* et sa *Prime Jeunesse*. Et quoi de plus puissant que la nostalgie et le désespoir pour exalter la fibre poétique.

QUE Loti l'ait possédée, ceux qui ont connu l'homme, ceux qui ont lu l'œuvre n'en sauraient douter — même aujourd'hui qu'on décore de ce grand nom de poète des écrivains qui confondent la poésie et l'obscurité ! Et d'autres gens auraient pu le pressentir avant même que Loti eût commencé d'écrire.

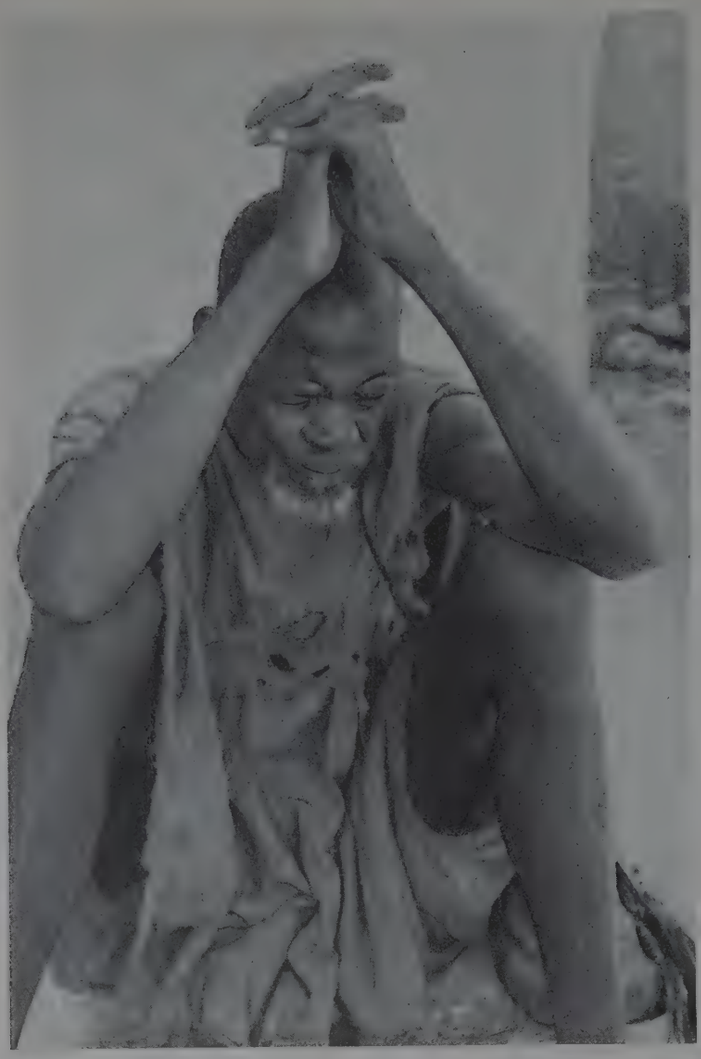
On sait en effet que, dans le temps qu'il était encore un enfant, le petit Julien Viaud eut une horreur innée pour l'encre et pour la plume. Mais s'il répugnait alors à écrire, il aima passionnément à dessiner. Et quand il tâcha, adolescent, de donner une forme matérielle à tout ce qui bouillonnait en lui, pensées, rêveries, admirations, enthousiasmes, il s'exprima d'abord et d'instinct par le dessin. Il nous a conté dans son *Roman d'un enfant* quelles furent les toutes premières « compositions » qui en résultèrent — deux paysages qu'il avait naïvement intitulés *le Canard heureux* et *le Canard malheureux*. Plus tard, mais bien avant d'avoir rien vu des pays exotiques, il inventa des palmiers et coloria de lis et de roses les séduisantes Tahitiennes qu'il groupait dans des sites imaginaires. Je n'ai rien vu des premiers essais en peinture de Loti. Mais, plus tard encore, devenu marin et commençant de courir le monde, il copia d'après nature ce qu'il voyait du Sénégal, du Brésil et des forêts de la Terre de Feu. Et j'ai eu en main la plupart de ces dessins-là — mines de plomb, gouaches ou aquarelles. J'en ai publié et commenté une centaine dans un volume qu'Arrault, de Tours, édita en 1948. Beaucoup d'entre eux témoignent d'un rare talent. Mais ce ne sont pas ceux qui m'impressionnèrent le plus durablement. Ce qui me frappa et me retint, ce furent des esquisses et parfois de simples croquis où l'émotion de l'artiste se découvrait à je ne sais quels traits qu'on ne peut décrire. Un poète seul a pu faire jaillir de tels sujets si simplement traités la profonde émotion, la brûlante pitié qui s'en dégage. Et quand, plusieurs années après, Loti tracera le portrait de la jeune Turque qui fut le plus puissant amour de sa vie, de cette Hakidjé qu'il nomma dans un livre célèbre, Aziyadé, il ne nous révélera ni plus de maîtrise ni plus de sincérité passionnée. Ce n'est qu'alors — 1877 — que Loti, trouvant enfin sa voie, laissa le crayon et le pinceau pour la plume.

TOUTE sa vie il eut une sensibilité d'écorché vif. Les moindres effleurements le déchiraient. Je ne me souviens pas sans une sorte d'effroi de la fureur qui le transporta quand un Monténégrin qui servait à bord du *Vautour* en qualité de maître d'hôtel noya méchamment une petite chatte coupable d'incongruités bien excusables. Loti aima toujours toutes les bêtes et ne voyait guère de différence entre les hommes et leurs frères à peine inférieurs. En l'occurrence, il s'était attaché particulièrement à cette bestiole blanche dont il avait célébré la venue à bord par une fête burlesque à laquelle il avait convié tous les enfants des familles de ses relations. La pensée de cette agonie lente et douloureuse, dans l'eau glaciale et la nuit, l'exaspéra, l'effaroucha. Il eût tué de ses mains la brute humaine qui avait assassiné l'innocent petit être dont il avait senti la tendresse confiante. Et sa colère fut à peine apaisée quand un de nos matelots, le vaguemestre du bord, ayant guetté le Monténégrin, lui fit sentir le poids d'une paire de poings bretons indignés.

VATES — devin, prophète, poète. — Le même terme latin désigne ces trois êtres, qui, par le fait, ne font qu'un. — *Dray wara you dee*, dirait un Musulman des Indes. — Les trois ne font qu'un.

Or, au mois d'avril d'une des dernières années à la fois heureuses et glorieuses de la France — c'était vers 1860 ou 1862 — il advint à l'enfant très obscur qu'était alors le petit Julien Viaud d'avoir une vision. — Il n'y a point d'autres mots. Ce fut vers le soir, entre une version grecque, des lectures de papiers anciens. On venait de découvrir au fond des forêts cambodgiennes de colossales tours de pierres, que le figuier des ruines commençait de disloquer. — Angkor. — Une revue coloniale en donnait une image, à coup sûr fort approximative, à cette époque où la photographie était pratiquement ignorée. Mais, telle quelle, cette image, longuement contemplée par l'enfant, s'anima soudain, et les dômes d'Angkor se dégagèrent du suaire de verdure qui les enlinceuillait et parurent à ses yeux tels qu'il devait les revoir trente-cinq ans plus tard, quand le hasard de sa vie errante l'amena réellement en leur présence. Mieux : il se vit lui-même, grandissant, devenant homme, devenant marin, devenant célèbre, bref, vivant en quelques secondes toute la vie qu'il devait vivre en réalité durant les quelque soixante années que le destin lui réservait encore. Et ce fut la version grecque à finir qui effaça lentement la vision prophétique.

Vates, prophète, voyant, poète. — L'enfant qui, dès son douzième printemps — dans un temps que tout semblait le destiner à une existence paisible et sédentaire — pressentit donc cette vie fabuleuse qui devait être la sienne ; sut « qu'il éprouverait tout, qu'il irait partout, qu'il verrait tout », et même « au fond des forêts cambodgiennes, l'étoile du soir se lever sur les grandes ruines d'Angkor » ; — prophète, voyant : — cet enfant n'était-il pas déjà — les trois ne font qu'un — poète ?



OGOTEMMÉLI, QUI A RÉVÉLÉ A MARCEL GRIAULE LA COSMOGONIE DES DOGONS, A OUVERT AUX OCCIDENTAUX L'ACCÈS DE LA PENSÉE AFRICAINE.

★

Ogotemméli, s'étant assis sur son seuil, râcla sa tabatière de peau rigide et posa sur sa langue une poussière jaune :

— Le tabac, dit-il, donne l'esprit juste.

Et il entreprit de décomposer le système du monde.

CHACUN DES GRENIERS ACCROCHÉS AUX FALAISES RAPPELLE DANS SA FORME ET SA DISPOSITION LE GRENIER CÉLESTE APPORTÉ PAR L'ANCÊTRE-FORGERON.

" DIEU D'EAU " DE MARCEL GRIAULE

OU LA RÉHABILITATION DE L'AFRIQUE

PAR PIERRE ICHAC

ON aimerait que nos grands critiques littéraires, si attentifs aux moindres remous de la pensée dans les environs de Saint-Germain-des-Prés, acceptassent pour une fois d'élargir leur horizon intellectuel et de donner le retentissement qu'il mérite à *Dieu d'eau*, le livre du grand ethnologue Marcel Griaule, Editions du Chêne. Car cet ouvrage, s'il échappe totalement (sauf par le style) aux voies ordinaires de la littérature, remet en cause toute notre connaissance — mieux vaudrait dire : notre ignorance — des idées religieuses qui dominent la vie de l'Afrique soudanaise et, par un contre-coup hier encore imprévisible, toutes les notions officiellement enseignées dans les Sorbonnes sur l'histoire des mythes et l'origine de nos propres idées philosophiques et religieuses.

Que ce bouleversement, dont les effets commencent à peine à se faire sentir, doive son origine non pas à Marcel Griaule (lequel n'en a été, dans tous les sens du mot, que l'interprète), mais au vieil aveugle Ogotemméli, noir illettré formé à l'école méconnue de la tradition orale et de la nature (un ancien chasseur du village d'Ogol-du-Bas, dans le canton de Sanga, sur les falaises du pays dogon, quelque part dans la boucle du Niger, au cœur de notre Afrique occidentale), il y a un fait surprenant peut-être pour qui a été élevé au milieu des livres, mais dont l'importance ne saurait être surestimée. Pour la première fois le contact est établi, sans intermédiaire, sans déformation, avec la pensée intime de l'Afrique.

LA PENSÉE INTIME DE L'AFRIQUE

L'Afrique, dira-t-on, nourrit donc une pensée ? Eh bien, oui. Contrairement à nos préjugés bien ancrés d'Occidentaux, il y a dans ce pays autre chose que le « fétichisme » qu'ont voulu y reconnaître, voilà trois ou quatre siècles, les négriers portugais, et que nous lui attribuions encore généreusement hier.

Depuis pas mal de temps certains missionnaires intelligents et des ethnologues sans préjugés prétendaient retrouver les signes épars d'une religion spiritualiste et d'une métaphysique africaines. Mais, faute de preuves, personne ne les suivait. Les visiteurs les plus attentifs de notre musée de l'Homme venaient admirer la collection des grands masques de danse rapportés du pays dogon par l'équipe d'ethnologues réunie autour de Marcel Griaule ; ce dernier, en une longue suite de missions dans les falaises de la boucle du Niger, étudiait dans le détail les institutions du peuple dogon, conservatoire idéal de traditions anciennes avec sa société des masques, ses danses, sans que personne se doutât de l'édifice spirituel incroyablement compliqué dont ces manifestations n'étaient que l'expression visible.

SENS SECRET DE LA RELIGION DOGON

CELA jusqu'au jour prodigieux d'octobre 1946 où Marcel Griaule, poursuivant au cours d'une cinquième mission l'enquête sur les Dogons commencée quinze ans auparavant, vit son plan de travail brusquement bouleversé : ancien chasseur devenu aveugle, et dont il ne connaissait encore que le nom, Ogotemméli le priait de venir s'entretenir avec lui.

La suite, nous la connaissons par *Dieu d'eau*. Elle a consisté dans l'exposé détaillé fait spontanément par Ogotemméli, au cours des trente-trois entretiens accordés par lui à Marcel Griaule, de tout l'édifice inconnu de la cosmogonie et de la métaphysique de tout le sens secret de la religion dogon tel qu'à partir d'un certain âge le connaissent les anciens du pays.

Il est impossible de résumer ici les principaux aspects de ce monument philosophique habillé de légende : Amma, le dieu unique créateur du monde

et son premier mécompte avec l'enfantement du chacal, créature manquée — le couple primordial des jumeaux « Nommo », génies demi-humains, demi-serpents — les huit ancêtres, la série des trois « Paroles », des trois révélations religieuses mêlées de technique : toron de fibres, premier vêtement de la terre ; la seconde parole « tissée » par la bouche du septième ancêtre ; la troisième, apportée sur la terre par le Forgeron-Premier-Ancêtre, dans sa forge-grenier qui contenait, avec le feu dérobé au soleil, les animaux, les plantes, les outils ; enfin, l'apparition de la mort.

Cet ensemble complexe repose entièrement sur deux principes : les Jumeaux, image double, mâle et femelle, de la puissance génératrice de Dieu ; l'Eau, sans laquelle aucune vie n'est possible. C'est l'eau, sous la forme de la ligne ondulée ou de la ligne de chevrons (les physiciens, champions de la mécanique ondulatoire, la reconnaîtront peut-être), qui est aussi la Parole, la Lumière le Feu et le Cuivre, métal primordial. C'est l'Eau qui anime de son mouvement les trois révélations techniques et spirituelles, du toron de fibres au tissage et à la descente du Forgeron.

De ces principes, de cette cosmogonie le moindre geste de la vie quotidienne du paysan dogon est imprégné : la houe à la main, il « tisse » son champ ; sa femme, faisant tourner le fuseau et filant le coton, reproduit le système du monde, et lorsque le soleil se couche les tisserands dogons cessent le travail, car le tissage est lumière. De la naissance à la mort la vie dogon — en fait toute la vie africaine — baigne dans la religion. Il n'est pas une

SEUL UN VIEUX SOUDANIEN PUT INTERPRÉTER LE BÉLIER A « SPHÉROÏDE », LE MYSTÉRIEUX DESSIN DES GRAVURES SUD-ALGÉRIENNES, POUR GRIAULE.

question posée par l'acte le plus simple dont un rituel invisible ne fournisse la réponse. Cela aussi, dans le détail, le vieil aveugle Ogotemméli l'a enseigné à Marcel Griaule.

VOILA, ô miracle, justifiées du même coup bien des coutumes africaines (et pas seulement dogon ; depuis deux ans des recoupements effectués ailleurs, chez les Bambaras et les Mossis, ont apporté des faits semblables), voilà expliqués bien des mystères parmi ceux qui hantaient les cerveaux des ethnologues. Circoncision et excision gagnent leur justification métaphysique. La divination par le chacal, si largement répandue en Afrique, retrouve sa raison d'être, oubliée en beaucoup d'endroits. Que la femme dogon, aux dents limées en pointe (comme la ligne brisée des dents du génie ancêtre, inventeur de la deuxième Parole et du tissage) porte à la lèvre et aux ailes du nez les symboles des éléments du premier métier à tisser et à chaque oreille huit anneaux, en souvenir des huit ancêtres, et l'on vient à se demander si les horribles femmes à plateaux du Tchad (qui souvent portent aux oreilles les mêmes huit anneaux) ne reçoivent pas une justification que l'on avait longtemps cherchée. La religion dogon classe dans les mêmes séries des objets très divers, liés ensemble par leur rôle dans la cosmogonie. Les linguistes ne vont-ils pas tenir là une clé possible de cette particularité grammaticale des langues soudanaises appelée : classes nominales ? J'en passe, dont l'étrange justification (par la sinusoïde de leur démarche et le désordre de leurs paroles) de l'ivrognerie rituelle des Dogons adultes, lesquels s'enivrent par devoir à l'égard des défunts dont les âmes errent encore parmi les hommes.

TRANSMISSION DES TRADITIONS AFRICAINES

RESTE un autre aspect, beaucoup plus surprenant, des révélations du vieil aveugle. Occidentaux gâtés par les livres, nous éprouvons naturellement les plus grandes difficultés à comprendre avec quelle prodigieuse fidélité peuvent se conserver par voie orale, à travers les générations, chez les peuples qui n'ont pas encore dissocié le spirituel du matériel, les traditions les plus lointaines, et justement dans ce qu'elles comportaient de plus essentiel, donc de plus secret et de moins communicable aux foules par le véhicule dangereux de l'écriture. Et cependant...

Notant, jour après jour, les explications de son philosophe noir, Marcel Griaule, en vrai savant, s'interdisait de s'égarer dans des hypothèses. Mais le moment vint où, après avoir entendu Ogotemméli décrire la disposition et le contenu du grenier céleste apporté par le Forgeron, il ne put s'empêcher de rapprocher les uns des autres certains êtres et certains objets. C'étaient les Jumeaux, l'Eau ruisselante des Poissons, un Bélier et son doublet le Taureau, un Lion, un Scorpion. Ce dernier était le résultat de l'excision, le jumeau mâle de la femme. Deux cupules égales, symbole des jumeaux interchangeables et du commerce, évoquaient étrangement des balances. La flèche, faite d'un fuseau lancé vers le ciel par le Forgeron, rappelait le Sagittaire. On pouvait, sans interprétation abusive, rassembler douze signes correspondant aux signes du Zodiaque.

Mieux encore, ces signes, dont nos traditions occidentales n'ont gardé que des noms et des formes graphiques aux origines oubliées (et une localisation astronomique que les Dogons, de leur côté, semblent avoir perdue de vue), la cosmogonie dogon nous en traduit *pour la première fois* le symbolisme. Le Bélier fournit l'exemple le plus étonnant. Ogotemméli le décrit urinant la pluie, portant entre ses cornes une calebasse (symbole féminin : la Vierge ?) avec laquelle il s'accouple, et cette calebasse est aussi le soleil. Or ce bélier nous le connaissons : il existe depuis des dizaines de siècles, magnifiquement gravé dans tous ses détails sur certains rochers du Sahara algérien, à près de 3.000 kilomètres des falaises dogon, et depuis leur découverte, au siècle dernier, nous n'avions pu formuler sur ces gravures que des hypothèses. Il existe aussi, sa calebasse devenue soleil, dans l'Egypte des pharaons, et c'est le bélier d'Ammon. En outre, d'après Ogotemméli, sa toison est d'or, « ou plus exactement, corrige-t-il, de cuivre, métal primordial ». Et nous voici emmenés plus loin encore. Il n'est pas jusqu'à la Licorne, accompagnant la Vierge dans l'imagerie traditionnelle de notre Zodiaque, qu'il ne contienne en puissance.

A TRAVERS LES CONTINENTS ET LES SIÈCLES

SI Marcel Griaule (officiellement tout au moins) se doit de rester lié aux documents de la cosmogonie dogon, il n'en est pas de même de ses lecteurs, dont l'esprit peut, en lisant attentivement *Dieu d'eau*, vagabonder à sa guise à travers les continents et les siècles dans le monde merveilleux des hypothèses. Et nous vous surprenons à reconnaître dans la mémoire d'un petit canton de l'Afrique occidentale l'écho de mythes immenses venus de plus loin et aux trois quarts oubliés ; comme on écoute le bruit de la mer l'oreille collée à un coquillage.

Que l'étymologie du mot grec qui nous a donné « hymne » semble évoquer le tissage, comme celle du mot latin devenu chez nous « sermon », ce sont là de bien étranges coïncidences avec le génie qui le premier tissa la deuxième Parole. Bien étrange elle aussi cette « Parole » dogon, à la fois expression du divin et vibration fondamentale de l'univers, qui rappelle irrésistiblement (et qui sait ? permettrait de commenter) une autre Parole plus familière à notre oreille : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu », dont saint Jean l'Evangéliste avait peut-être reçu le legs d'une tradition plus ancienne encore que celle du fameux « Logos » de Platon.

La présence des signes du Zodiaque nous avait conduits du pays dogon au nord du Sahara et plus loin encore vers l'Asie mineure. Que penser de ce grenier céleste patiemment décrit par Ogotemméli, dont la forme s'apparente aux tours-sanctuaires (aux « ziggourat ») mésopotamiennes, et qui porte sur l'un de ses quatre escaliers, orientés selon les points cardinaux, un homme-poisson ? Nous sommes plus près encore de l'ancienne Mésopotamie, qui devait ses révélations techniques à un Dieu-Poisson. Quant au couple des jumeaux « Nommo », il a ses cousins (ou ses frères, ou ses parents), dans les couples de « Nagas » (les génies-serpents) dont les images sculptées ornent depuis des millénaires les temples de l'Inde.

Les Grecs, inventeurs bien connus de la civilisation occidentale, n'étaient que les héritiers de mythes obscurs plus anciens qu'eux (entre parenthèses, aucun de ces premiers esprits « libres » ne s'est montré assez audacieux pour rompre par écrit le secret qui entourait certaines de leurs plus profondes traditions orales, tels les mystères orphiques ou ceux de la Grande Déesse). Voulez-vous, chez Ogotemméli, retrouver les Grecs ?

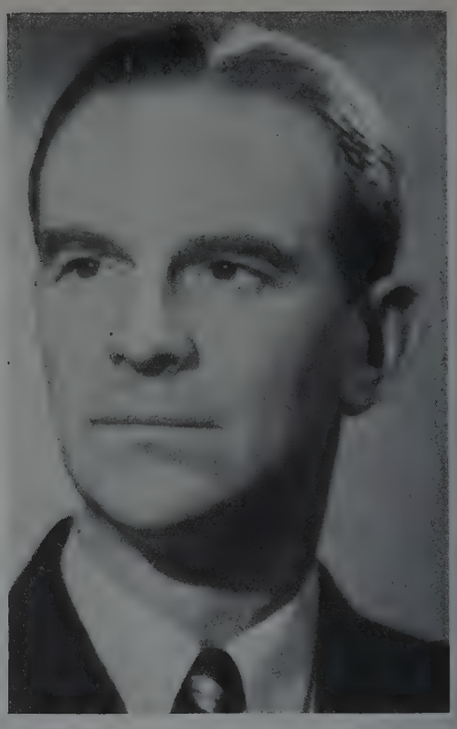
Le Forgeron, qui vole le feu céleste, n'est-il pas parent de Prométhée ? Les huit génies ancêtres, au sexe double (mais l'homme prédominait chez les quatre premiers, la femme, chez les quatre autres), que l'on voit déjà en Egypte comme assesseurs de Thot, le dieu technicien, n'ont-ils pas des prototypes inattendus dans un dialogue de Platon : « le Banquet ? » Le convive le moins sérieux de tous, et peut-être aussi le plus franc, l'auteur de revues, Aristophane, y raconte que l'humanité était primitivement composée d'êtres androgynes (jumeaux ?) à quatre bras et quatre jambes, et que ce fut le maître des dieux, Zeus, qui plus tard sépara les deux sexes en coupant ces êtres en deux, « comme une tessère d'hospitalité ». Comment enfin découvrir sans trouble, dans une métaphysique soudanaise, le « tout est dans tout », le « microcosme » résumant le « macrocosme » des philosophes stoïciens, la descente des choses en spirale des néo-platoniciens, une étrange symbolique des nombres (3 = l'Homme, 4 = la Femme ; 3 + 4 = le Septième Ancêtre, maître de la Parole ; 1 = la Parole..., etc.), et le plus extraordinaire de tous, le « nombre » de l'Homme déterminé par des pierres de couleurs jalonnant le schéma de ses articulations et de ses organes, invention que l'on considérait jusqu'à hier comme la propriété exclusive de certains disciples de Pythagore ; et tout au plus des vieilles religions auxquelles ceux-ci avaient pu les emprunter...

RÉVÉLATION D'UN MONDE

Le vieux chasseur dogon est mort à la fin de 1947. Mais, chose étrange, sa disparition, loin d'avoir fermé aux chercheurs de l'équipe Griaule l'accès des découvertes, en a suscité partout de nouvelles. Les femmes elles-mêmes commencent à livrer leurs secrets. Et les peuples soudanais voisins des Dogons : Bambaras, Mossis, Bozos du fleuve et les mystérieux Forgerons apportent désormais leur contribution à notre connaissance de la métaphysique africaine. C'est véritablement un monde qui se révèle à nous.

La porte dont le vieil Ogotemméli a si libéralement donné la clé à Marcel Griaule s'ouvre sur un grenier qui déborde de richesses oubliées. Ce ne sera pas pour notre monde occidental la moindre surprise que d'y retrouver, presque intact, l'héritage spirituel de ses propres ancêtres.

L'Honorable Basil O'Connor, président du Conseil des gouverneurs de la Ligue.



Le comte de Rougé, secrétaire général de la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge.

UNE GRANDE ŒUVRE

DE LA LIGUE DES SOCIÉTÉS DE LA CROIX-ROUGE

Lors de l'assemblée générale qui s'est tenue l'année dernière au palais de Chaillot, les Nations Unies ont confié une grande œuvre de secours à la Croix-Rouge internationale. Celle-ci, comme on le sait, comprend le Comité international de la Croix-Rouge, organe spécifiquement neutre, composé de citoyens suisses, et la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge, fédération des sociétés nationales de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge. Il s'agissait de distribuer le ravitaillement fourni, grâce aux 32 millions de dollars votés par les Nations Unies, aux quelque 900.000 réfugiés arabes chassés de Palestine par la guerre. Tandis que le Comité international de la Croix-Rouge a pris en charge les réfugiés se trouvant en Palestine arabe, et les Quakers américains, ceux qui s'étaient groupés autour de Gaza, la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge s'est vu confier les 330.000 réfugiés répartis sur les territoires du Liban, de la Syrie et de la Jordanie. Elle s'acquitte de cette vaste opération de secours depuis plus d'un an, grâce au dévouement d'une excellente équipe internationale de spécialistes mise à sa disposition par dix-neuf sociétés nationales de la Croix-Rouge et fonctionnant sous la direction d'un commissaire général, M. Van Ketwich Verschuur, ancien directeur de la Croix-Rouge néerlandaise.

On a de la peine à s'imaginer les difficultés de toutes sortes que rencontre l'équipe de la Ligue des Croix-Rouges pour venir en aide à cette vaste population déracinée, manquant littéralement de tout. Il fallut organiser des camps, des moyens de transport, des centres de distribution de vivres, vêtements, médicaments, combustibles, établir des écoles, des œuvres de service social, etc. ; il fallut remplacer l'improvisation par l'organisation, dans les conditions les plus pénibles, souvent en plein désert, et vaincre les obstacles physiques et psychologiques les plus variés. Les médecins, les infirmières et d'autres collaborateurs de la Croix-Rouge partagent la vie des réfugiés dans leurs camps. Ils leur fournissent des vivres, des vêtements, des abris. Ils doivent veiller à maintenir un état sanitaire normal parmi les réfugiés, tâche dans laquelle ils ont particulièrement réussi : il n'y a pas eu d'épidémies graves. Un programme d'assistance sociale a été établi pour les réfugiés, dont l'épreuve la plus redoutable est certainement l'inaction. Avec l'aide de l'U. N. E. S. C. O., la Ligue a ouvert quatorze écoles où 4.500 enfants de réfugiés viennent s'instruire. Les frais administratifs de cette grande action de secours internationale ne se montent qu'à environ 5 % du total affecté à l'œuvre, pourcentage bien inférieur à celui que nécessitent habituellement de semblables actions de secours. La Ligue n'a pu mener à bien sa tâche que grâce à la solidarité internationale et au dévouement sans pareil des collaborateurs de la Croix-Rouge de différentes nations. La Croix-Rouge libanaise, le Croissant-Rouge syrien et le Croissant-Rouge jordanien apportent à la Ligue un concours permanent et très apprécié.

La même assemblée générale des Nations Unies dont il a été question a chargé la Ligue, conjointement avec le Comité international de la Croix-Rouge, du rapatriement des enfants grecs séparés de leurs parents au cours de la guerre civile et se trouvant actuellement en divers pays de l'Europe centrale et orientale : opération difficile et délicate entre toutes qui se poursuit en collaboration avec les sociétés de Croix-Rouges des pays intéressés.

Les quatre vice-présidents : Dr Vivaldo Palma Lima Filho, président de la Croix-Rouge brésilienne ; Dr Bohny, président de la Croix-Rouge suisse ; professeur Brouardel, président de la Croix-Rouge française ; Lord Woolton, président du comité exécutif de la Croix-Rouge britannique.

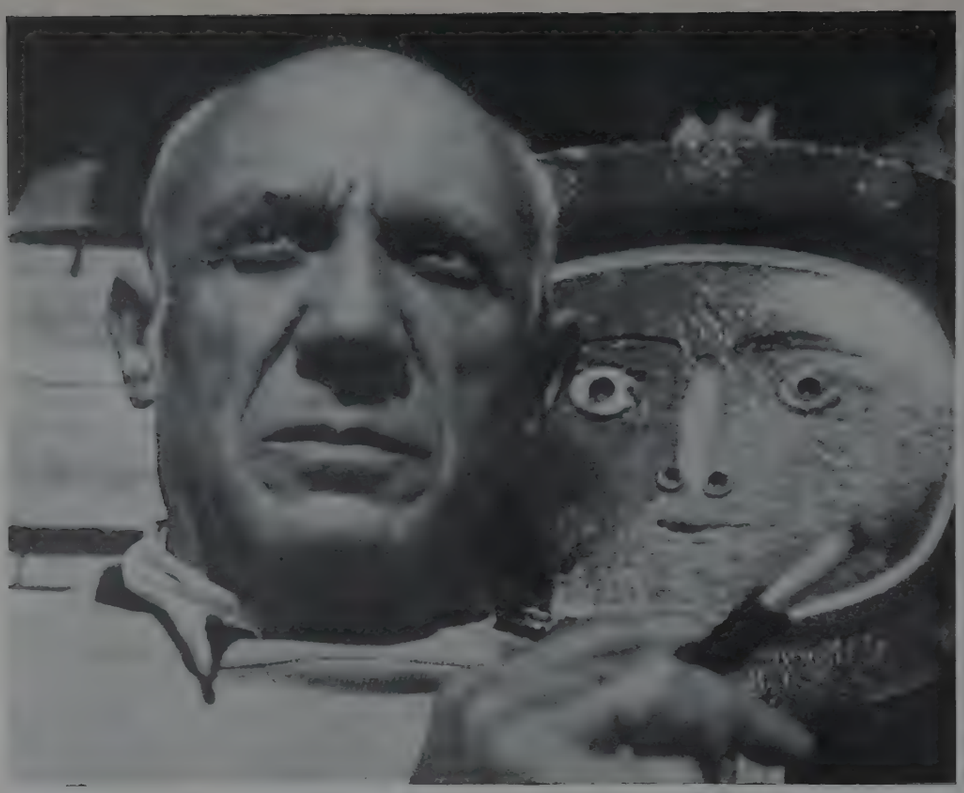
Qu'est-ce donc que cette Ligue des sociétés de la Croix-Rouge que l'on charge d'œuvres humanitaires aussi importantes ? Comme il a été dit, la Ligue est la fédération universelle des soixante-huit sociétés nationales de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge existant dans le monde. Elle compte ainsi plus de cent millions de membres, hommes, femmes et enfants, réunis dans le même idéal de solidarité humaine : une véritable armée internationale au service d'une grande idée. Elle les groupe sans distinction de nationalité, de race, de religion ou de situation sociale. Pour elle, ni rideau d'argent ni rideau de fer.

L'INSTALLATION D'UN CAMP, AU MILIEU DE L'ARIDE DÉSERT, EST UNE LOURDE TACHE POUR LAQUELLE LES RÉFUGIÉS EUX-MÊMES PRÊTENT LA MAIN AUX SPÉCIALISTES DE L'ÉQUIPE INTERNATIONALE. LES ENFANTS, LAS D'UN LONG VOYAGE, N'ATTENDENT PAS POUR S'ENDORMIR QUE LES TENTES SOIENT DRESSÉES.

A l'heure actuelle la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge se place au premier rang des organisations internationales humanitaires. Au cours des trente années de son existence elle s'est proposé un double but : contribuer activement au développement des sociétés nationales de la Croix-Rouge et faciliter leur coopération internationale. Elle s'est efforcée de stimuler et de coordonner les efforts volontaires des Croix-Rouges nationales en vue d'améliorer partout la santé, de prévenir la maladie et d'atténuer la souffrance.

La Ligue constitue le « parlement » international des Croix-Rouges. Son conseil des gouverneurs, composé d'un représentant (souvent le président) de chacune des soixante-huit sociétés nationales de la Croix-Rouge existant dans le monde, se réunit tous les deux ans pour traiter des grandes questions de principe qui se posent à la Croix-Rouge. Dans l'intervalle de deux sessions un comité exécutif, composé de dix-huit membres, préside aux destinées de la Ligue. La Ligue, nous l'avons dit, est elle-même un des organes constitutifs de la Croix-Rouge internationale dont l'organe suprême est la « Conférence internationale de la Croix-Rouge », qui se réunit tous les quatre ans (la dernière fois à Stockholm, en 1948), et où siègent, en dehors des éléments constitutifs de la Croix-Rouge internationale, les gouvernements des Etats qui ont signé les Conventions humanitaires de Genève. Entre deux sessions de la Conférence internationale, une commission permanente de neuf membres est chargée d'assurer la coordination et l'unité au sein de la Croix-Rouge internationale.

La besogne ne manque pas aux Croix-Rouges ni à leur fédération internationale ; aussi la Croix-Rouge est-elle toujours sur la brèche. Tant qu'il y aura des souffrances à soulager, tant que la conscience de la solidarité subsistera dans l'âme des hommes, la Croix-Rouge traduira les aspirations généreuses en une réalité bienfaisante.



Le peintre Pablo Picasso est heureux d'avoir gagné la partie... Il fera mieux encore...

LE PEINTRE ET LE POTIER

PAR PIERRE MISSAC

Les liens qui unissaient autrefois l'artiste et l'artisan et que l'évolution de l'art occidental avait détendus vont-ils se resserrer ? Depuis quelques années les peintres témoignent un intérêt accru à des techniques plus ou moins éloignées de la leur, gravure, tapisserie, poterie, comme si une nostalgie les avait repris, celle d'un travail plus minutieux, plus dur aux doigts et moins incertain de résister aux siècles. Pourtant deux exemples frappants nous incitent à ne pas tirer de cette tendance des conclusions trop hâtives.

L'exposition des poteries de Picasso a été un succès de public. Mais les professionnels font des réserves. Ils lui reprochent de rester trop exclusivement peintre. De fait, le souci de retrouver une matière qui lui résiste a, si l'on ose dire, fait long feu. Très vite l'artiste se satisfait de s'ébattre librement dans un mode d'expression nouveau comme l'est sa joie. Il ne demande à la terre et à la flamme que ce qu'il est certain d'obtenir. Une fois encore, mille fois, dans une autre matière il crée à son image.

Comme les vrais créateurs, il n'est pas obsédé par l'originalité. Comme les classiques, ce tempérament romantique prend son bien où il le trouve. Si évidemment même que cela a peut-être contribué au succès de son exposition de poteries auprès des visiteurs qui s'étaient jusqu'alors refusé à admettre sa peinture. C'était comme si au delà de certaines habitudes de vision de nobles parentés s'affirmaient ; comme si elles lui donnaient enfin l'autorisation de traiter les objets qu'il façonne avec la liberté qu'il a toujours réclamée, fût-ce pour le visage humain. Car ce que Picasso céramiste emprunte au passé, ce ne sont pas des recettes, mais des formes ou des prétextes. Ses amphores et ses vases rejoignent plus que tous autres ceux de Chypre, avec leurs yeux de chaque côté du bec, avec leur bec en forme de petite amphore tenue par une femme et, plus généralement, toutes ces argiles primitives où le récipient, par une opération magique, figure en même temps un sujet et presque une scène de genre.

Cela n'est pas un hasard, et Picasso a su choisir. Ces vases, ces plats, ces amphores donnent ou restituent à la poterie une dignité que l'on croyait trop souvent étrangère à sa nature. La plaque de faïence devient l'égale de la toile, lui dispute à nouveau la place sur le mur. Mais si ces objets gagnent le mur, c'est surtout pour fuir la table. Peuvent-ils présenter les fleurs ou le rôti, verser l'eau ? La sauce ne va-t-elle pas, au grand désespoir de la ménagère, s'accrocher à l'œil ou aux cheveux de cette figure qui nous nargue ? Le plat n'est plus la machine à servir les mets, comme la maison, d'après Le Corbusier, est la machine à habiter. Conscient de sa valeur, il aspire à une oisiveté souveraine plus qu'à exercer naturellement une fonction. Une fois encore, l'être métaphysique de l'œuvre d'art a étouffé la valeur d'usage, et, de toute évidence, il n'est rien de plus contraire à l'esprit de l'artisanat.

Un autre artiste, André Beaudin, confirme ce sentiment. Peintre en pleine possession de son métier, il vient lui aussi à la céramique. D'emblée il se reconnaît impuissant à assumer l'intégralité de sa tâche nouvelle et, acceptant d'en confier une partie à un spécialiste, choisit que ce dernier travaille industriellement. Ses assiettes, que l'on verra bientôt, seront publiées en série. Ce faisant, il aura plus de liberté pour faire mûrir l'interrogation qu'il se pose, mais celle-ci, tout en lui permettant de dépasser le point de vue de Picasso, puisqu'il pense l'assiette ou le vase en fonction de leur usage, n'en traduira pas moins une préoccupation avant tout esthétique.

Qu'est-ce qu'une assiette ? Une machine à manger, à servir. Elle doit être solide, lisse, équilibrée, que sais-je encore ?... Tout cela, c'est l'aspect technique du métier de céramiste. Avec l'accord de ce dernier, l'artiste qui doit faire de cette chose utilisable une chose belle peut-il laisser libre cours à son imagination ? Nullement, car il y a une autre façon d'aborder le problème, c'est de constater qu'une assiette est ronde. Affirmation aussi péremptoire que de dire que l'Angleterre est une île et, toutes proportions gardées, aussi riche de conséquences.

Une chose ronde tourne volontiers. A condition de pouvoir tourner. Une assiette doit pouvoir tourner — ce qui veut dire se contempler sous tous les angles. Cette nécessité, non pas utilitaire mais fonctionnelle, suffit à condamner toute assiette à inscription ou à sujet figuratif, et même ces inscriptions tout autour de l'assiette qu'on ne peut lire qu'en se tordant le cou. L'assiette doit pouvoir exister à tout moment telle qu'elle est posée devant le convive. Une disposition régulière autour du centre ne résoudra pas le problème, ni surtout une décoration géométrique, car ce sont là des appauvrissements. Dans toutes les positions l'assiette doit avoir une valeur à la fois égale et différente.

Si poussée qu'elle soit, cette préoccupation n'est pas absolument nouvelle, et, consciemment ou non, certains céramistes d'autrefois paraissent l'avoir nourrie. Mais jamais peut-être elle n'a été conduite si loin, car, et c'est ici que l'artiste reprend le dessus, il ne suffit plus que « l'esprit de l'assiette » soit respecté, que la circonférence souveraine commande le décor. Ce décor ne doit pas être esclave. Une assiette ne se décore pas avec des courbes, si subtilement disposées qu'elles soient, comme dans telles faïences islamiques. Elle doit servir la lutte de la courbe et de la droite, qui constitue l'essentiel du drame plastique.

Dans ces conditions, voir l'assiette de tous les côtés, ce sera faire le tour du spectacle comme d'une arène où il se passe quelque chose. Parfois la lutte sera si dense qu'il semblera que les bords de l'assiette volent en éclats. Que devient alors cette union fonctionnelle de l'union de la forme et du décor que l'artiste mettait au premier rang de ses préoccupations ? Mais celui-ci n'écarte pas le reproche s'il est vraiment fondé, ce que lui-même ignore encore pour une œuvre si proche de lui. Il se contente d'affirmer que ce reproche est préférable aux autres, ceux que l'on pourrait lui faire et qu'il se ferait à lui-même s'il avait

Un sujet, un objet. Les yeux, un prétexte.
(D'après *Cahiers d'Art.*)

Vase a l'oiseau ou vase-oiseau (Chypre).
(Reproduit avec l'agrément du Musée du Louvre.)

UNE DES ASSIETTES QUE VIENT DE CRÉER ANDRÉ BEAUDIN SUR LE THÈME DES POISSONS ET DES OISEAUX, DE LA DROITE ET DE LA COURBE.
Photographies Kollar.

créé des assiettes aux motifs en relief ou aux arabesques trop complaisantes.

Comment devant une telle attitude ne pas évoquer le souci de Renoir que la toile soit « pleine à craquer », ce qui évidemment se réfère non à l'abondance des motifs, mais à leur densité plastique ? Et l'on en vient peu à peu à penser que si Beaudin choisit de décorer une assiette, c'est avant tout peut-être pour créer un tableau rond. Jamais il ne cassera son chevalet pour allumer un four.

Tragiquement séparés, l'artiste et l'artisan ne sont pas près de se rejoindre. L'un est prisonnier de sa technique, et s'il veut s'adapter aux tendances nouvelles de l'esthétique il le fait souvent avec naïveté. L'autre ne parvient guère à sortir de lui-même sans compromettre l'essentiel de ce qui constituait la qualité de son œuvre. Une modification de ce drame mineur ne sera permise que par de bien autres bouleversements. En attendant, l'artiste et l'artisan seront sans doute condamnés à rester en face l'un de l'autre, chacun devant une image qu'il ne reconnaît pas de ce qu'il a été ou de ce qu'il pourrait être.

LA RESTAURATION NE DISSIMULE PAS LE JEU DES COURBES DANS CETTE POTERIE ISLAMIQUE.
(Raka, XII[e] siècle.) Avec l'agrément du British Museum.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Les souvenirs de Pierre Brisson

Je ne crois pas que Pierre Brisson ait écrit un plus joli livre que le petit volume de souvenirs auquel il a attaché ce simple titre, *Autre Temps* (Gallimard). Ce livre plein de gentillesse possède une qualité irremplaçable : celle des ouvrages qui ne procèdent pas de la volonté expresse de leur auteur, qui n'ont pas été décidés par lui, mais qui sont nés en lui spontanément, irrésistiblement, comme ce que la nature produit pour l'homme sans que l'homme lui ait rien demandé.

Pierre Brisson nous dit lui-même comment ce livre lui a été donné, avant qu'il nous le donne à son tour. Il voulait écrire un article à la mémoire de son père, Adolphe Brisson, mort il y a vingt-cinq ans. C'était à la campagne, l'été dernier. « Un matin, je traçai les premières lignes. Le soir, je m'aperçus que j'étais en train d'écrire un long article. Le lendemain, il s'annonçait beaucoup plus long encore. Le troisième jour, il ne s'agissait plus d'un article. Les souvenirs succédaient aux souvenirs, les personnages aux personnages. Tout cela bougeait dans ma mémoire et ma plume ne s'arrêtait plus. »

Il fallait même que le mémorialiste tînt sa plume solidement en main pour qu'elle ne fût pas débordée par des personnages qui arrivaient en telle affluence. Le fils d'Yvonne Sarcey a grandi dans la maison des *Annales*. Ses yeux d'enfant ont vu défiler le Tout-Paris chez ses parents. S'il l'eût voulu, il y avait matière dans ses souvenirs à un livre vingt fois plus gros.

Il a eu le talent, Dieu merci, de ne pas engranger en de copieux Mémoires le monde fourmillant de ces plaisantes années. Il en a troussé l'évocation en une chronique rapide, où les personnages et les souvenirs passent dans un

charmant tourbillon. Ce n'est pas un album d'images qu'il nous donne à feuilleter, mais un carnet de croquis, dont les traits se pressent sur la page, se bousculent, griffent le papier avec le plus juste mordant : juste assez pour que l'esprit s'en donne à cœur joie, sans jamais céder à la tentation d'être méchant.

La tendresse du sentiment familial est d'ailleurs le lien qui noue cette gerbe effervescente. La famille la plus unie, serrée autour d'un père et d'une mère également adorés, est au centre de ce flot d'amis chers et pittoresques. Le dessein initial de l'auteur ne s'est pas perdu dans les variations qui sont venues s'enrouler tout autour. Pierre Brisson évoque avec une grande délicatesse la figure de son père, comme s'il voulait empêcher qu'après vingt-cinq ans elle fût trop oubliée. C'est qu'en effet Adolphe Brisson a couru le risque d'attacher sa renommée au soutien le plus fugace de la gloire littéraire : la page de journal, dont chaque jour éteint l'éclat que le jour d'avant a fait briller. Adolphe Brisson était avant tout journaliste, et son fils le peint comme tel : fureteur, curieux de la vie, dont il dépistait les traces comme un chasseur. En quoi du reste le fils est bien proche de son père. C'est la chronique des *Annales*, que ses souvenirs : de la vie qui pétille comme si son charme moussait encore.

Des perspectives plus graves auraient pu s'ouvrir dans cette trame légère. Le mémorialiste n'a voulu les indiquer que d'un doigt discret. Je suis frappé de la justesse de certaines lignes qui le concernent lui-même. Le portrait de l'auteur, dans ce genre d'ouvrage, est souvent celui qui a chance de se dégager davantage. Pierre Brisson ne force pas plus le trait pour se peindre que pour peindre les autres. Mais j'aime la page où il rappelle le mot que lui dit un jour son professeur de philosophie à Condorcet : « Vous avez l'esprit clair. Malheureusement la vie est rarement claire. » Brisson ajoute que ce fut pour lui une révélation :

« Je regardais tout à coup, surgie sous mes yeux, ma cervelle carrée, sans précipices ni cavernes... Je me croyais romantique. Je me découvrais raisonnable. Quelle chute ! j'en suis encore là. »

Cela est loin, assurément, des explorations intérieures d'un Amiel ou d'un Gide. Mais pour faire son propre portrait moral d'un seul trait, voilà un coup de crayon qui va loin. Les nostalgiques arabesques d'un « autre temps » sont traversées et dominées par la rectitude et l'autorité de quelques-uns de ces traits-là.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Le Déluge

Un bien curieux homme, M. Gregory Chmara ! Il appartint jadis au Théâtre impérial de Saint-Pétersbourg et fut un des plus brillants élèves de Stanislavsky. Du temps de sa jeunesse il a conservé l'enthousiasme sacré qui lui garde la mèche noire, l'œil vif et une capacité de délire dirigé qui est d'un grand artiste.

C'est lui qui aujourd'hui présente *le Déluge*, de Henning Berger, au Studio Vendôme. Henning Berger, écrivain suédois, mort en 1924, eut la fortune de voir son œuvre jouée pendant neuf ans de rang dans la Russie des tsars. Il fallait pour la rendre accessible aux oreilles modernes l'épousseter un peu. Gregory Chmara l'a fait avec adresse et, en veine d'ingéniosité, à la recherche d'une salle, a trouvé place Vendôme, en sous-sol, un local assez spacieux, cabaret de nuit plus que théâtre, avec une scène de plain-pied, séparée des spectateurs par un rideau de velours pourpre. Le bon public foule d'ailleurs une épaisse moquette rouge et s'assied sur de charmants petits sièges pékinés, de couleur framboise, devant des tables où il lui est loisible de commander jus de fruits ou fine à l'eau. Que le rideau se lève et vous verrez, de surcroît, que la scène figure un bar véritable, sans aucun changement de décor pour les trois actes. Un seul inconvénient : la disposition du parquet oblige le cou à une certaine gymnastique; mais on finit par s'accommoder.

La pièce n'est pas sans mérite, bien que son substrat philosophique n'aille pas sans légèreté. Les hommes fraternisent dans le danger et oublient leurs baisers Lamourette l'alerte passée, voilà le thème incontestable et un peu usé aux coutures. Mais l'important est la façon dont il a été traité. L'action se passe du côté de la Nouvelle-Orléans, à peu de distance du Mississipi, dans un bar tenu par l'excellent Stratton. Personnages : li bon nègre Charly, garçon de bar ; Frazzer et Beer, financiers à couteaux tirés ; O'Neill, avocat plein de dons mais perdu par l'alcool ; une belle fille, Lizzie, abandonnée par Beer, et deux miséreux, Norling, ancien dessinateur industriel et joueur de guitare, et Higgins, vieux cabotin en chômage chronique. La digue qui contient le Mississipi crève, l'eau monte, toute la compagnie est bloquée dans le bar. On a baissé le rideau de fer, qui, renforcé de quelques serviettes, constitue un obstacle provisoire et, après s'être copieusement injuriés, on boit le champagne, on danse la farandole, on se promet d'être tous frères, après un discours bien senti du camarade O'Neill. Il n'est pas jusqu'à Beer qui, sur le conseil du messianique et éthylique orateur, ne jure à Lizzie qu'il n'a jamais aimé qu'elle.

Cependant la lumière électrique s'éteint, le téléphone ne fonctionne plus, on attend la mort par immersion. Non ! Voici le jour, l'eau s'est retirée. Et, bien entendu, chacun se replie sur ses positions. Le patron, qui offrait le champagne, veut que les clients paient une partie de la note; les financiers se regardent d'un œil hargneux; li pauvre nègre est rappelé à ses devoirs d'état, et Lizzie sera plaquée une seconde fois. Quant aux chômeurs, ils iront se faire pendre ailleurs, ce qui, soit dit en passant, indique chez le barman Stratton un défaut de perspicacité regrettable, car le chanteur guitariste constituait pour son établissement une attraction de premier ordre.

J'ai entendu autour de moi parler de Grand-Guignol. Le jugement est un peu sévère. Il y a de cela assurément, et, malgré les prêches de l'ivrogne O'Neill, Jérémie abonné au whisky-soda, la ligne générale de la pièce n'est pas d'une grande fermeté de pensée ni de dessin. Mais la mise en scène ne laisse rien à désirer. Le deuxième acte surtout, où les condamnés à la noyade oublient la menace dans les chants et les danses de l'ivresse, a de la couleur et de l'accent. Gregory Chmara porte presque tout le poids de cette réussite. Il serait pourtant injuste de ne pas mentionner à côté de lui des interprètes aussi bien inspirés que Lucien Blondeau, dont le solide métier ne connaît pas de défaillance, le noir Doudou Babet et Hubert Lapparent, sans oublier Max Harry, dont le visage ahuri ferait à lui seul un numéro de cirque.

« Le Déluge », au Studio Vendome, avec, de gauche a droite : Chmara, Max Harry, Mlle Wanny, H. Lapparent, Babet et Blondeau.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Rendez-vous de Juillet

L'histoire de ce film est pour le moins curieuse. Il est présenté à la commission de sélection pour le Festival de Cannes alors que le montage n'est pas encore terminé et il est admis non seulement à l'unanimité, mais avec enthousiasme. Pendant tout le Festival, d'ailleurs, les initiés ne cessent de chuchoter dans les groupes qui se livrent au jeu des pronostics : « Vous n'avez encore rien vu. Attendez le Becker. » Car le hasard (ou une savante stratégie) a réservé *Rendez-vous de juillet* pour la dernière projection.

Elle a lieu devant une salle archi-comble et conquise d'avance, qui a de la peine à ne pas applaudir le générique. Au fur et à mesure que le film se déroule, un ennui de plus en plus épais s'abat sur les spectateurs. A la sortie l'échec n'est même pas discuté : pas une voix ne s'élève en faveur du condamné. Le jury préférera plutôt accorder le prix du meilleur décor à *Occupe-toi d'Amélie* que de couronner l'interprétation de Daniel Gélin, qui pourtant est la révélation non seulement du film mais de l'année.

Là-dessus Jacques Becker décide de remonter le courant. Il refait le montage et coupe héroïquement 400 mètres : un quart d'heure de projection. Il montre la nouvelle version à ceux qui ne se trouvaient pas à Cannes et à certains de ceux qui s'y trouvaient : tous se déclarent enchantés. A tel point que lors de la réunion du jury Louis Delluc celui-ci accorde au deuxième tour, par une majorité absolue (ce qui est rare), son prix à *Rendez-vous de juillet*. Au cours de l'échange de vues qui a précédé, cinq critiques — et non des moindres — ont même déclaré avec conviction qu'ils considéraient que c'était la meilleure réalisation de Jacques Becker. Le film sort alors en exclusivité et, à Paris tout au moins, fait de médiocres recettes. La presse, tant parlée qu'écrite, se montre tiède dans son ensemble. Qui se retrouvera dans des jugements aussi contradictoires ?

Que le succès soit l'élément le plus capricieux au monde, cela se savait déjà. Les artistes n'ignorent pas que leurs œuvres les plus favorablement accueillies trouvent toujours un détracteur sincère et obstiné ; leurs tentatives les plus discutables, un thuriféraire enthousiaste et désintéressé. Les statistiques des producteurs démontrent que les bandes qui ont fait beaucoup d'argent ont été une catastrophe financière dans telle ville ou dans tel pays et qu'inversement celles qu'il fallait imposer aux exploitants de force, tant leur réputation était détestable, faisaient recette d'une manière exceptionnelle et inattendue dans un seul endroit.

Le rôle du critique n'est pas d'être prophète dans ce domaine, et c'est bien pourquoi le fait d'être ou non d'accord avec le public devrait le laisser indifférent. Bornons-nous donc à juger *Rendez-vous de juillet* en tant qu'œuvre d'art, sans nous soucier de savoir si elle plaira ou déplaira. C'est déjà assez délicat.

Car ce film contient le meilleur et le pire de Jacques Becker (dont il est inutile de redire qu'il est un des réalisateurs français qui comptent). Le meilleur : le goût de représenter notre époque dans ce qu'elle a de quotidien et d'authentique (en se débarrassant du fatras romanesque et banal qui encombre les autres films), l'aisance à raconter en images une histoire quelconque, la virtuosité discrète de la prise de vues. Le pire : l'incapacité de trouver l'anecdote qui résume une situation, aucun sens du dialogue (les personnages disent avec le ton juste des phrases plausibles et ne sont jamais convaincants), pas la moindre progression dramatique. Ce qui est inquiétant, le pire va en s'aggravant : *Falbalas* peignait une maison de couture au prix d'une intrigue feuilletonesque ; *Antoine et Antoinette*, un ménage ouvrier au prix de péripéties mécaniques ; *Rendez-vous de juillet* prétend décrire la jeunesse moderne... à propos de rien du tout.

Souhaitons que Jacques Becker rencontre rapidement un scénariste digne de son talent !

L'excellent ensemble des jeunes interprètes du « Rendez-vous de juillet » au cours d'une surprise-party. Debout, Brigitte Auber.

PETITES CHRONIQUES

MUSIQUE LAITIÈRE

La musique passe, on le sait, pour adoucir les mœurs, mais on ne pensait pas qu'elle pût avoir des effets bienfaisants sur l'économie industrielle ou rurale. Une fermière de Staines, dans le Middlesex, soutient une théorie d'après laquelle grâce à la musique les vaches donneraient plus de lait. Aussi leur fait-elle entendre des airs qu'elle joue sur un carillon portatif. Et depuis lors, affirme-t-elle, le rendement a augmenté.

LE VIRUS DE LA FIÈVRE APHTEUSE

Une équipe de physico-biologistes lyonnais vient d'identifier le principe virulent de la fièvre aphteuse, qui cause de gros ravages dans le cheptel européen.

Grâce au microscope électronique, le professeur R.-Georges Bernard, le docteur vétérinaire Henry Girard, les docteurs Hirtz et Mackowiaz ont pu photographier pour la première fois ce virus dont les molécules sont infiniment petites (environ 70 millionièmes de millimètre).

Ils ont pu également observer les modifications du virus en fonction de la composition du milieu biologique dans lequel il se trouve.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'ANTIQUITÉ GRECQUE :

Emile Mireaux, *les Poèmes homériques et l'Histoire grecque : l'Iliade, l'Odyssée et les rivalités coloniales* (Albin Michel, 442 pages). Poursuivant son étude solidement documentée et nourrie d'aperçus originaux sur les œuvres homériques, l'auteur nous montre qu'écrite vers 650 avant J.-C., *l'Odyssée* est, comme *l'Iliade*, toute frémissante des passions qui bouleversaient la vie des cités grecques du littoral asiatique. Ce n'est pas un conte merveilleux écrit pour le seul enchantement des esprits, mais une évocation des premiers antagonismes déchaînés autour d'une question qui ne nous est devenue que trop familière : celle des Détroits. Le cycle homérique n'est pas plus une compilation légendaire qu'une compilation poétique. *L'Iliade* et *l'Odyssée* font corps avec l'histoire grecque ; Homère a été étroitement mêlé à la vie politique de son temps. Il nous apporte, après quelque vingt-six siècles, l'écho des colères, des indignations, des haines soulevées par l'attitude brutale du tyran lydien Gygès à l'égard des cités grecques d'Asie. Comme ses successeurs jusqu'à Crésus (et comme aujourd'hui les Turcs), Gygès cherchait à la fois l'accès à la mer libre sur les bords de l'Egée et le contrôle des détroits qui, vers le nord, menaient, par l'Hellespont et le Bosphore, à la Propontide et au Pont-Euxin.

Les poèmes homériques sont le bréviaire de l'hellénisme : c'est avec l'image d'Achille sous les yeux qu'Alexandre partira à la conquête du monde.

Avec la modestie de l'érudit, M. Mireaux prend en ces termes congé de son lecteur : « Quoi qu'il advienne de ce travail, il porte déjà en lui-même sa récompense : je veux dire les longues heures de familiarité ravie avec la jeunesse de la poésie. »

Le lecteur lui sera reconnaissant de l'avoir introduit dans cette familiarité.

L'ŒUVRE DE BALZAC :

Docteur Paul Voivenel, *Autour des femmes et de l'amour, à propos de Balzac* (Toulouse, éd. Raoul Lion, 176 pages). C'est le jugement d'un médecin psychologue qui passe en revue les héroïnes balzaciennes, sans parti pris littéraire ni ménagements oratoires. Ainsi défilent sous la lumière un peu crue de son diagnostic, la jeune fille, la femme de trente ans, la quadragénaire et la vieille fille, sans parler d'un chapitre désabusé sur le « boubourochisme ».

Pour l'éminent clinicien, Balzac est naïf comme un homme de génie. « Son œuvre immense, inégale, contient à la fois le romantisme et le naturalisme, la précision et l'exagération. »

S'il a pu plaire aux femmes, c'est, dit-il, parce que tout est possible « et qu'à bien regarder les couples dans la rue on ne s'étonne plus de rien ». Il rappelle la plaisante histoire de ce dîner où l'hôte dit à ses invités : « Vous dînerez avec un fou ; tâchez de le reconnaître. » A la fin du repas le convive déclare : « Pas difficile : le fou était un tel, mais quel fou ! » Or ce « fou » était Balzac. Le vrai fou, enfermé dans ses préoccupations hypocondriaques, parlant peu, répondant avec modestie, avait paru le plus sage de la tablée...

Un livre que les balzaciens apprécieront diversement, mais ne manqueront pas de ranger dans leur bibliothèque...

ALBERT MOUSSET.

SIGNALISATION UTILE

« Attention : passage d'hélicoptères ! »... Un nouveau signe est apparu sur une route des Etats-Unis, près de la petite ville de Morton où existe un service régulier de transports par hélicoptère. Cette pancarte apparaîtra bientôt sur de nombreuses voies de communication américaines.

C. T.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Le R. P. Riquet, prédicateur de Notre-Dame, a pris la parole au déjeuner de la presse anglo-américaine pour définir la position de l'Eglise en face des problèmes de notre temps. « L'Eglise, a-t-il dit, sera toujours disposée à admettre et à bénir toute organisation économique et politique vraiment et effectivement respectueuse de l'homme total, corps et âme. »

La Fondation Carnegie a décerné à la Congrégation de Saint-Joseph de Chambéry une médaille d'or spécialement frappée à son intention en souvenir de l'héroïsme dont firent preuve les religieuses qui desservaient l'école Jeanne d'Arc de Copenhague lors du bombardement de cette ville en 1945. La Fondation Carnegie a voulu honorer la congrégation tout entière.

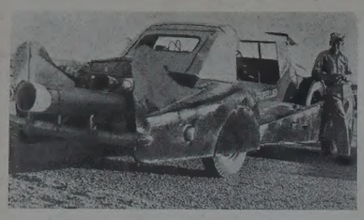
S. Exc. Mgr de Provenchères, archevêque d'Aix, qui s'était rendu en Palestine pour les fêtes de Noël, a exposé devant le Comité de secours pour Bethléem la grande misère qui règne dans cette ville.

L'ARBRE DE NOËL DE FRANCE-ILLUSTRATION

UNE charmante réunion familiale a eu lieu à *France-Illustration* à l'occasion de l'Arbre de Noël, qui réunissait autour du traditionnel sapin les enfants de nos collaborateurs.

Un prestidigitateur habile émerveilla petits et grands. Au goûter qui suivit, on « tira » les Rois.

D'innocentes têtes blondes et brunes coiffèrent la couronne avec assurance. Enfin, une ample distribution de jouets, de livres et de bonbons porta la joie à son comble.



AUTOMOBILE A RÉACTION

Bien qu'il soit construit à l'aide de pièces détachées provenant d'une vieille automobile d'occasion, ce bizarre véhicule est le plus moderne qui ait circulé sur une route. Construit à temps perdu par un jeune mécanicien d'une usine d'aviation américaine, il est équipé d'une turbine à réaction qui lui permet d'atteindre une vitesse remarquable.

Une pancarte fixée à l'arrière invite les autres usagers de la route à se tenir à distance convenable des gaz incandescents évacués par le réacteur. En ville, le jeune inventeur utilise un moteur auxiliaire à essence.

C. T.

COURRIER THÉATRAL

« La Galette des rois »

au théâtre Daunou

Il est ingénieux ce départ de la nouvelle pièce de M. Roger-Ferdinand. Un départ à la Becque, ou plutôt à la Henri Monnier. Une presque centenaire qui en son temps leva la jambe au Moulin-Rouge et fut la maîtresse de grands-ducs, de rois en goguette vient de mourir, laissant une belle fortune. Son petit ou arrière-petit-neveu, conservateur de musée et romancier à ses heures, écrit les lettres de faire-part sous l'œil courroucé de sa belle-mère. Or la vieille dame n'est pas morte, le neveu la voit surgir et réclamer qu'on lui joue au piano le *Quadrille des lanciers* et autres gentillesses. Quelques « gags » en résultent où sont mêlés, outre la belle-mère et la fille d'icelle, médecin, notaire et curé. Cela fait le premier acte. Au deuxième la centenaire est morte définitivement, mais elle a modifié son testament, par lequel il est stipulé que les legs ne seront attribués à ses héritiers que si son neveu, le romancier-conservateur, devient père. Or il est marié depuis cinq ans et n'a pas encore engendré. Les héritiers conjurés songent à l'insémination artificielle, puis à une procréation coupable. Finalement la petite-nièce aura des jumeaux très légitimes. Les deux derniers actes ne répondent pas aux promesses du premier, mais la salle rit, et l'on remarque de bons interprètes comme Marguerite Pierry, Catherine Fonteney et Georges Rollin.

Y. G.

LES SPECTACLES

ATELIER
à 21 h. 15.
LE BAL DES VOLEURS
JEAN ANOUILH

1950, fin du demi-siècle !
On vient de fêter au **Théâtre des 2 ANES** le centième du grand succès de Dorin : la revue « Fin de demi-siècle ».

PALAIS-ROYAL
LES SURPRISES D'UNE NUIT DE NOCES

ATHÉNÉE - LOUIS JOUVET
TARTUFFE
DE MOLIÈRE
LOUIS JOUVET — PIERRE RENOIR
LOCATION OUVERTE

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Andersen, l'écrivain danois, aborda, on s'en souvient, tous les genres littéraires, du poème à la relation de voyage, de la satire au drame, de la comédie au roman. Son talent de narrateur est très apprécié, ses contes frappent l'imagination enfantine; traduits en diverses langues, ils sont populaires dans tous les pays, qu'il s'agisse de *la Vierge de glaciers* ou du *Fils du portier*. L'œuvre du maître est si vaste que l'on doit opérer une sélection pour réunir ses légendes en un ou plusieurs volumes. Et certaines de ses pages se trouvent ainsi négligées. La radiodiffusion se charge heureusement de pallier le mal et ressuscite une pensée qui ne doit pas s'éteindre. C'est ainsi que *les Galoches du bonheur* viennent d'être diffusées, révélées comme une suite de tableaux vivants. Une adaptation libre, annoncée par Claude André, modernise la création d'Andersen. L'argument simple, poétique, est idéalisé par les ondes qui favorisent l'essor du rêve, par le transport à domicile des voix dont les propriétaires demeurent invisibles.

La lutte entre le chagrin et la joie qui met au service de l'humanité des galoches permettant à leur propriétaire d'être transporté dans le lieu qu'il rêve d'habiter, de vivre au temps choisi, est captivante. Le chagrin nie le bonheur et ce sont les propos toujours d'actualité qui s'échangent entre l'optimiste et le pessimiste. A tour de rôle des personnages variés s'efforcent de vivre heureux en un temps qui n'est pas le leur et sous une forme nouvelle sans toujours y réussir. Le professeur Cornelius, Patrice le veilleur de nuit, Barnabé tentent de réaliser leurs rêves. Après mille péripéties la joie triomphe, et c'est réconfortant...

Heureux enfants que ceux de notre temps ! Ils écoutent à domicile, à la ville comme à la campagne, de magnifiques contes de fées, séduisants pour eux par leur caractère irréel (n'est-elle pas amusante au possible cette transformation d'un jeune homme en oiseau ?), contes instructifs pour leurs parents par leur valeur philosophique.

Burgère, Krimer, Sarthon, Anquetil, Camus, Thibault, Ferval, Soler, Reynard, Lhote, Serva, Guéreau ont tenu les rôles avec une pénétrante compréhension du texte; leur diction parfaite évitait tout effort à l'auditeur. C'était là une réalisation exceptionnelle.

W.-L. Landowski.

MÉDECINS, MÉDECINE, MALADES

Prodige ou mirage

Le professeur Filatov, un des représentants les plus en vue de l'actuelle médecine russe, est connu pour ses travaux sur la greffe de la cornée. Ses publications récentes nous font connaître des faits d'un intérêt exceptionnel.

Il a observé, dit-il, que ses greffes cornéennes donnent des résultats plus brillants quand le greffon a été conservé six jours à une température comprise entre 2 et 4 degrés centigrades. Il émet l'hypothèse générale que des tissus vivants placés dans des conditions de vie difficiles, froid pour les tissus animaux, obscurité pour les plantes, se transforment et, dans leur lutte pour la vie, produisent des substances nouvelles ayant un pouvoir stimulant très élevé sur les propriétés vitales.

Ainsi ces recherches rejoignent celles déjà célèbres du professeur Bogomoletz. Il importe peu de savoir que le professeur Filatov utilise tantôt le tissu lui-même, qu'il fixe en une greffe sous-cutanée, tantôt des extraits injectables de ce greffon. Il est plus intéressant de remarquer que pour les mêmes résultats il peut employer indifféremment de la peau ou du placenta et même des extraits végétaux, et qu'il conçoit que *toute* substance vivante est capable d'élaborer les « stimulateurs biogènes » dont il étudie les propriétés et qu'il a commencé à isoler.

Il est particulièrement intéressant de remarquer que ces stimulateurs auraient des propriétés curatrices extrêmement *générales*, puisque le professeur Filatov signale de bons résultats dans des affections oculaires très disparates et que ces résultats s'étendraient à tous les domaines de la pathologie, aux plaies atones comme aux rhumatismes, aux ulcères d'estomac comme au psoriasis ou à l'eczéma ! Il y a là prodige, et cela appelle précisions et vérifications. On peut rappeler qu'en 1937 Judine, dans une retentissante communication, lançait le sang conservé, dont l'emploi n'a fait que se développer. Or ce sang précisément conservé au froid, dans les conditions que définit le professeur Filatov, pourrait fournir un moyen d'étude immédiat et commode : fluide, il n'en est pas moins un tissu vivant comme la peau, la cornée ou le placenta et devrait avoir les mêmes propriétés que ceux-ci...

R. Milone.

COURRIER MUSICAL

Dean Dixon, chef d'orchestre nègre américain, vient d'arriver en Europe. Musicalement doué comme nul autre, il est nourri de solide culture latine enrichie des apports du Nouveau Monde : c'est dire qu'il se présente à nous en pleine possession de la technique la plus achevée. Mais son art singulier garde la saveur, le dynamisme, l'élan rythmique originels et la richesse d'une telle personnalité qui déjà triomphe de tous préjugés raciaux en un pays où ils sont tenaces, s'est imposée à nous dès le premier contact : au concert des « Musiques oubliées », présenté par la Radiodiffusion française, comme à celui de l'Orchestre du Conservatoire.

Dean Dixon nous a donné un *Don Juan* de Strauss plein de feu et de couleur, chaleureusement portraituré, et un concerto de Beethoven brillant, animé, quoiqu'un peu exotique, où Mildred Waldman, dont nous avons apprécié l'individualité dans un programme moderne une semaine plus tard, n'a pas livré ce soir-là le meilleur d'elle-même. La 3e *Symphonie* de Wladimir Dukelsky (président de la filiale américaine des « Musiques oubliées », qui se signale par maintes activités) est ample en trouvailles rythmiques et en alliages de timbres séduisants ou imprévus, dans le second mouvement en particulier ; Dean Dixon lui a communiqué une vie frémissante. Son triomphe majeur, c'est avec *un Américain à Paris*, le poème symphonique de Gershwin, aujourd'hui supérieur en célébrité à *Rhapsody in blue*, qu'il l'obtient. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle verve joyeuse, quel inimitable accent Dixon dirige cette partition d'humour et d'exquise fantaisie. Il la conduisit quelques semaines plus tard aux Concerts Pasdeloup et sut peut-être s'y dépasser encore en souplesse, en aisance, en cocasserie. C'est aussi un de ses secrets que de renouveler, par des coloris d'une touche absolument personnelle et un rubato bien à lui, les pages les plus classiquement cataloguées : ainsi fit-il du concerto de Schumann qu'il accompagnait le même jour à Françoise Labroquère, pianiste au jeu plein d'élégance et de distinction, que sa sensibilité musicale toujours présente guide sûrement ; elle consent à ne pas forcer son talent ; plus *Eusébius* que *Florestan*, sa traduction, aidée par quelque nostalgie dont le chef noir baigna le mouvement lent, sut exprimer toute la poésie rêveuse du concerto. C'est là un des aspects de Schumann que les virtuoses masculins du clavier nous montrent rarement.

L. Maurice-Amour.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Elie Chamard : *les Combats de Saumur* (Berger-Levrault).

Un récit sobre et clair comme un rapport et qui relate une des pages les plus glorieuses des opérations de 1940 : les combats de Saumur et l'héroïque conduite de l'Ecole de cavalerie. « A cette lecture, écrit le préfacier, le général Pichon, je me sens encore vibrer de fierté. »

CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU
Mardi 24 janvier 21 h.
Société Philharmonique de Paris
Le célèbre altiste israélien
CŒDEN
PARTOS

Motif de l'importante dentelle au point de France, du début du XVIIIe siècle, mesurant 2 m. 65×0 m. 48, adjugée 48.000 francs lors de la vente de la collection A. L..., dispersée par Me Etienne Ader assisté de MM. Subert et Pagny, experts.

ÉTOFFES ET DENTELLES ANCIENNES

Il est rare de voir à l'Hôtel des Ventes de belles collections d'étoffes anciennes. Celle de M. H..., spécialiste bien connu avant la guerre, a réalisé plus de 2 millions de francs.

Cette vente, dirigée par Me Lemée et M. Subert, a attiré rue Drouot de très nombreux amateurs. Que les prix atteints aient surpris les profanes, et bien souvent les collectionneurs eux-mêmes, cela s'explique autant par la rareté de certaines pièces que par la somptuosité et l'extraordinaire fraîcheur de ces broderies exécutées il y a plusieurs siècles.

Dans l'ensemble les prix ont doublé les estimations, et les quelques notes qui suivent donneront une idée de ce que peut être une belle collection d'étoffes anciennes.

Nappe en toile brodée de soie à décor de palmes et personnages, travail de Janina (Turquie d'Europe) du XVIe siècle, 112.000 francs ; partie de tenture en soie brochée exécutée par Philippe de La Salle, du XVIIIe siècle, pour l'impératrice de Russie, 70.000 francs ; deux panneaux en velours du XVe siècle, 63.000 francs ; fragment de tissu en soierie mauve, à décor d'oiseaux et gazelles affrontés, travail de Palerme du XIIIe siècle (dimension, environ 0 m. 20×0 m. 30), 70.000 francs ; deux dalmatiques et une chasuble en brocart vénitien du XVIIIe siècle, 53.000 francs ; fragment de tissu en soie, travail chinois du Xe siècle (environ 0 m. 10×0 m. 12), 50.000 francs.

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle les dentelles — comme les riches étoffes — venaient de l'étranger, principalement d'Italie. Il y avait là une part de snobisme, car dès 1650 le point d'Alençon était créé à l'imitation de celui de Venise et marquait le début réel de la dentellerie française. La collection A. L..., vendue récemment par Me Ader et MM. Subert et Pagny, a permis à l'Hôtel Drouot d'organiser une belle exposition de dentelles de cette époque.

Les musées royaux de Bruxelles ont pu acheter au cours de cette vente deux panneaux à décor de personnages mythologiques en application d'Angleterre, au dessin très souple, aux prix de 70.000 et 80.000 francs. En outre on a pu voir un mouchoir de travail espagnol représentant les quatre, et non pas cinq, parties du monde, adjugé 21.000 francs ; un rabat au point de Flandre du XVIIe siècle, 30.000 francs ; un autre en Malines, même époque, 26.000 francs ; 3 m. 90 de venise au point d'ivoire très fin du XVIIe siècle, 25.000 francs, et 2 m. 50 d'Angleterre, XVIIIe siècle, 34.000 francs.

Francis Spar.

PHILATÉLIE

UN TIMBRE FRANÇAIS DE 1.000 FRANCS

Une vignette de 1.000 fr., destinée à compléter la série de Poste Aérienne, était annoncée. La maquette « Vue de Paris » proposée par Decaris ayant été acceptée, le timbre a paru le 16 janvier.

Tiré en deux couleurs, cadre noir et centre brun violet, ce nouveau 1.000 fr.

est un chef-d'œuvre de gravure. Le format adopté (48×36 mm.) a permis à Decaris de nous donner une belle vue synthétique de la capitale. Au premier plan l'île Saint-Louis et l'île de la Cité, un bras de la Seine traversé par de nombreux ponts. Dans le cadre on notera la nef de la Ville de Paris et la devise *Fluctuat nec mergitur* placées de chaque côté de la valeur. En résumé un beau timbre qui fait honneur au goût de notre administration des P. T. T.

JACQUES BELLAY.

Futur comptable

Si tu veux, tu peux

Le métier de comptable est maintenant un métier bien payé, une profession agréable. Cette situation est à votre portée. Y avez-vous songé ?

En quatre mois vous pouvez apprendre la comptabilité chez vous, sans rien changer à vos occupations habituelles.

Demandez la documentation gratuite n° 3628. Ecole Française de Comptabilité, 91, av. République, Paris. Ne pas joindre de timbres. Préparation aux examens officiels d'État.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

A vendre Villa à Nice

Promenade des Anglais

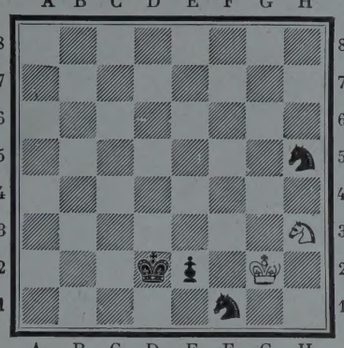
S'adresser à Me **Valancogne** ou à Me **Denieuil**, notaires à Saint-Etienne.

BOIS DE LA HAUTE HAIE

174 ha. **7 km. Gournay traversé par route nationale Gournay à Rouen. A vendre.** Pour visiter, s'adresser à Me **Helleu**, huis., Gournay-en-Bray. Pour traiter, Me **Masure**, notaire, Malesherbes (Loiret). Téléphone : 8.

LES ÉCHECS (N° 66)

Solution de l'étude n° 67 par Herbstman et Kubbel (1937).



Les blancs jouent et font partie nulle.

Je rappelle que trois cavaliers gagnent régulièrement contre un cavalier, mais que deux cavaliers ne peuvent pas gagner contre le roi seul.

1. Ch3-g1 ! (menace 2. Cg1×é2, Rd2×é2 nulle. D'autre part la promotion en dame est empêchée pour le moment car si 1 ..., é2-é1 : D ; 2. Cg1-f3†, R joue ; 3. Cf3×é1, R×é1 nulle. Cette menace empêchera constamment la promotion en dame à la condition que la promotion n'ait pas lieu avec échec, ou que la dame ne cloue pas le cavalier blanc) 1 ..., Cf1-é3† (si 1 ..., Ch5-f4† ; 2. Rg2-h1 !, é2-é1 : C ; 3. Cg1-f3† !, Cé1×f3 ; 4. pat ; ou 3. ..., Rd2-é2 ; 4. Cf3×é1, Ré2-f2 ; 5. Cé1-d3† !, Cf4×d3 ; 6. pat). — 2. Rg2-h3 ! (et non 2. Rg2-f2 ?, é2-é1 : D† gagne, la promotion ayant lieu avec échec. Ni 2. Rg2-h1 ?, é2-é1 : D gagne, le cavalier blanc cloué ne pouvant pas faire échec sur f3 et s'échanger contre la dame. Ni 2. Rg2-f3 ?, é2-é1 : D gagne, le roi blanc obstruant la case f3. Ni 2. Rg2-h2 ?, é2-é1 : C ! gagne) 2. ..., Ch5-f4† (2. ..., é2-é1 : C ; 3. Cg1-f3† !, Cé1×f3 ; 4. pat). — 3. Rh3-h2 ! (et non 3. Rh3-g3 ni h4 ?, é2-é1 : D† gagne). — 3. ..., Cé3-g4† (si 3. ..., é2-é1 : C ; 4. Cg1-f3† !, Cé1×f3† ; 5. Rh2-g3 ! et le roi blanc prenant un cavalier, sur f3 ou f4, la partie est nulle. Si 3. ..., Cé3-f1† ; 4. Rh2-h1, é2-é1 : C ; 5. Cg1-f3†, Cé1×f3 ; 6. pat). — 4. Rh2-h1 !, Cg4-f2†. — 5. Rh1-h2, é2-é1 : C. — 6. Cg1-f3† !, Cé1×f3†. — 7. Rh2-g3 (menaçant 8. R×C nulle, puisque deux cavaliers ne peuvent pas gagner contre roi seul) 7. ..., Rd2-é3 défendant les trois cavaliers mais faisant pat ! Le bouquet final d'un merveilleux feu d'artifice !

A chaque moment de la solution le roi blanc n'a eu qu'une seule case de salut, et quel nombre de pats ! Une incroyable réussite d'étude artistique !

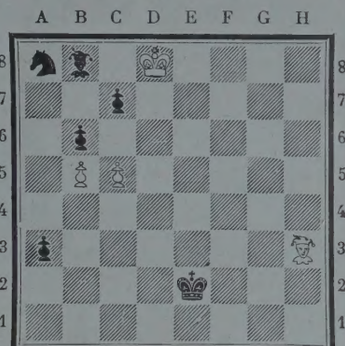
Du 26 août au 17 septembre la Tchécoslovaquie a organisé un tournoi international d'échecs avec vingt participants de treize pays. Voici les premiers classés : 1er : Stahlberg (Suède), 14 points ; 2es *ex-æquo* : Pachman (Tchécoslovaquie) et Szabo (Hongrie), chacun 13 ½ points ; 4es *ex-æquo* : Rossolimo (France) et Bolbochan (Argentine), chacun 12 points, etc.

Voici une partie de ce tournoi :

Blancs : Stahlberg. Noirs : Rossolimo.

1. d2-d4, Cg8-f6. — 2. ç2-ç4, é7-é6. — 3. Cb1-ç3, Ff8-b4. — 4. Cg1-f3, b7-b6. — 5. Dd1-b3 !, Dd8-é7. — 6. a2-a3, Fb4×ç3†. — 7. Db3×ç3, Fç8-b7. — 8. g2-g3, d7-d6. — 9. Ff1-g2, Cb8-d7. — 10. 00,00. — 11. b2-b4, Cf6-é4. — 12. Dç3-ç2, f7-f5. — 13. Cf3-g5 !, Cd7-f6. — 14. Cg5-h3 (menace 15. f2-f3). — 14. ..., Cf6-d7. — 15. Fç1-b2, ç7-ç5. — 16. d4×ç5, d6×ç5. — 17. Ta1-d1, ç5×b4. — 18. a3×b4, Tf8-é8. — 19. Dç2-d3, Cd7-f8. — 20. f2-f3, Cé4-f6. — 21. Fb2-a3, Dé7-ç7. — 22. Td1-ç1, Té8-d8. — 23. Dd3-é3, Ta8-ç8. — 24. Ch3-f2, Dc7-d7. — 25. Tf1-d1, Dd7-é7. — 26. Cf2-d3, Cf8-g6. — 27. Fa3-b2, Fb7-a6. — 28. b4-b5, Fa6-b7. — 29. Tç1-a1, Tç8-a8. — 30. Cd3-é5, Td8×d1†. — 31. Ta1×d1, Cg6×é5. — 32. Dé3×é5, Dé7-f7. — 33. é2-é4, f5×é4. — 34. f3×é4, Df7-é8. — 35. Fg2-h3, Rg8-f7. — 36. Dé5-ç7†, Dé8-é7. — 37. D×D†, R×D. — 38. Fb2-a3†, Ré7-é8. — 39. é4-é5, Cf6-d7. — 40. Fa3-d6, Ta8-d8. — 41. Td1-f1 (41. Fh3×é6, Cd7×é5 !). — 41. ..., Fb7-é4. — 42. Fh3×é6, Fé4-g6. — 43. Fé6-d5, Td8-ç8. — 44. Fd5-ç6 (menace 45. Tf1-f8 mat). — 44. ..., Ré8-d8. — 45. é5-é6. Les noirs abandonnent.

Etude n° 68, par A. P. Kazantzew. Première mention honorable « 64 » 1933.



Les blancs jouent et font nulle.

Le résultat de cette étude, partie nulle, est si stupéfiant que le lecteur sera tenté de croire à une faute typographique dans le diagramme. Qu'il se rassure ! Nous corrigeons soigneusement les épreuves ! Le diagramme est exact !

Les noirs ont une pièce de plus et surtout, surtout un pion qui menace de passer à dame. Certes 1. Fh3-é6 pourrait empêcher cette promotion, tout au moins pour quelque temps, mais la réponse b6×ç5 ne serait-elle pas inquiétante pour le salut des blancs ?

Cherchez comment vous tirer de ce guêpier. C'est presque la quadrature du cercle !

ANDRÉ CHÉRON.

Médaille d'argent au Concours Lépine 1949. **En vente dans les magasins de jouets-sports ou aux Éditions Ed. Dujardin, 63, b. de la Plage, Arcachon.**

HOTELS et VILLÉGIATURES

SUISSE

MÜRREN 1.650 m. Centre élégant de sports d'hiver.

Soleil, neige sûre, favorable.

Saison jusqu'à Pâques. Prix forfaitaires avantageux, patinoire et école de ski comprises. Informations auprès des agences de voyages ou de la Société de développement, Mürren.

ZERMATT SUISSE 1.620 m. " à une nuit de Paris "

SCHWEIZERHOF-BELLEVUE
Maisons de vieille réputation. Les plus ensoleillées. Tout confort. Cuisine et vins de qualité. 7 j. tout cpr. dep. 147. Dir. Dr. Zimmermann.

HOTEL PERREN ZERMATT
Face au Cervin, moderne, ensoleillé, cuisine excellente. Forfait à partir de Fr.s. 126 par semaine.

HOTEL DOM. Le petit hôtel préféré. Situation magnifique. Construction récente. Confort, ambiance, et cuisine renommée. Prix forfaitaires par semaine : Francs suisses 112 à 140.

HOTEL ALPINA ZERMATT
Hôtel-chalet confortable, aussi réputé que le Tea-Room Alpina. Forfait à partir de Francs suisses : 112 par semaine.

CRANS s. SIERRE SUISSE Ligne du Simplon

Soleil et neige

Amusements et sports. Hôtels confortables. 2 Skilifts.

Le nouveau téléphérique à cabines multiples Bella-Lui, 2.600 m. d'alt.

LES IDOLATRES OU LA PAILLE ET LA POUTRE, par CAMI.

Venant d'explorer l'Afrique,
Un mien ami vint me voir :
» — Ah ! me dit-il, c'est tragique !...
Non, tu ne peux pas savoir,
Ce que ces peuples sauvages
Sont loin de notre progrès !
Ils vivent encore à l'âge,
Pas même à l'âge du grès !

Songe, c'est inconcevable,
Que de nos jours ces Zoulous
Sculptent dans du bois d'érable
Un dieu nommé Babilou !
Devant l'idole divine,
Chacun vient courber le dos,
Même les tribus voisines
Offrent au dieu des cadeaux !

Ce fanatisme déroute !...
Le combattre ? On n'ose pas,
Car, de leur dieu si l'on doute,
Ils savent vous mettre au pas !
J'avais l'effigie en plâtre
Du plus grand homme vivant,
Ecœuré des idolâtres,
Je me recueillais devant.

Mais il m'était nécessaire
De m'embarquer. Je revins
Pour fêter l'anniversaire
Du plus divin des divins !
A qui j'offris en hommages
Des dons du pays zoulou.
Hein ? que dis-tu des sauvages
Et de leur dieu Babilou ? »

Alors je pris la parole :
— Mais toi-même, mon coco,
Ne sers-tu pas une idole,
Comme un vrai Malikoko ? »
— Tais-toi, lubrique vipère !
Ecuma-t-il, rat galeux !
N'insulte pas Dieu le Père !
Adieu, crapaud pustuleux ! »

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie de Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

PUB. M. NOIRCLERC
PHOTO DEVAL 878